

PER
9-54
CON

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

L'OISEAU BLEU

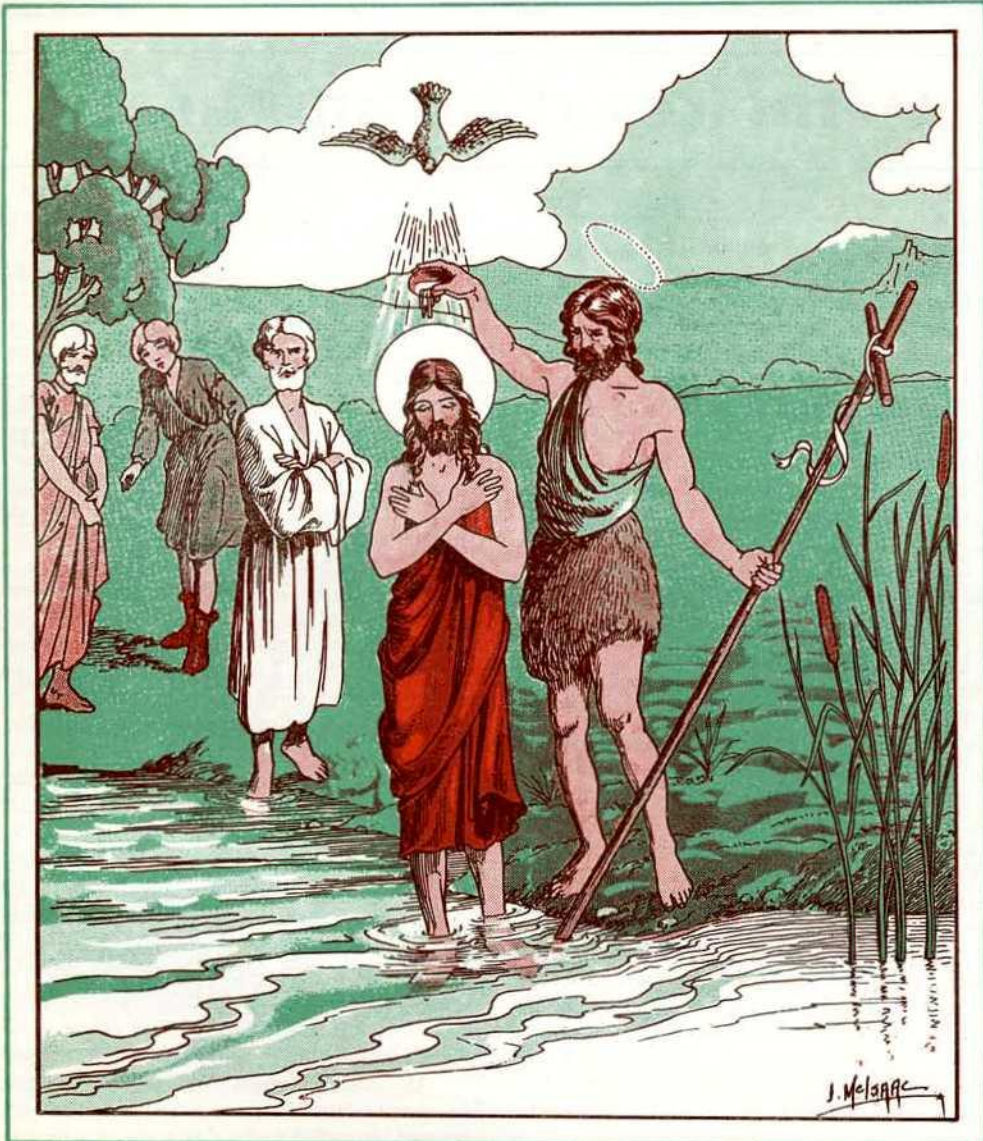
PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

Rédaction, Administration et Publicité:
1182, rue Saint-Laurent
MONTRÉAL
—
Téléphone: PLateau 1131

Abonnement annuel:
Canada et États-Unis: 50 sous
(Payable au pair à Montréal)
CONDITIONS SPÉCIALES
aux écoles, collèges et couvents

VOLUME XIII — Nos 11-12 MONTREAL, JUIN-JUILLET 1933

Le numéro 5 sous



JÉSUS BAPTISÉ PAR JEAN



Mémoires d'un moineau

C'ÉTAIT mai! Il y avait du soleil partout!

De la joie plein les cœurs! Les effluves printaniers embaumaient l'air. C'était la vie qui montait de toutes parts. Aux rameaux des arbres se gonflaient les bourgeons qui, en éclatant, laissaient poindre un brin de jeune feuille. Les oiseaux, en bandes joyeuses, piaillaient. Chacun travaillait à la construction de son nid. Une plume duveteuse, un erin solide, un flocon d'ouate, une paille, un brin d'herbe, un fêtu, que sais-je, tout servait. Peu à peu, à force de coups de bec, de tours d'adresse, s'édifiait le nid, le nid chaud et moelleux des oiseaux de chez nous. Quelles leçons dans leur labeur si plein d'instinct maternel et si débordant de sollicitude.

* * *

Dans un érable séculaire, deux oiseaux élitèrent domicile. Dans un creux, l'on dissimula le nid, le mettant à l'abri du vent, de la pluie et de la fronde maligne des enfants cruels. La maman prit place et avec tendresse couva ses œufs. Un jour, des cris inhabituels se firent entendre et l'on devina que ce nid était peuplé d'oiselets duvétés, à la silhouette un peu gauche et aux yeux à peine ouverts. La famille vécut heureuse entre ciel et terre. Un jour pourtant, le plus jeune de la nichée résolut d'aller conquérir l'espace et une chère liberté. Les ordres de papa-moineau, les supplications de maman-oiseau, tout fut vain. Un matin de juin, le couple d'oiseau dut assister à un grand mariage de tourterelles. Après maintes recommandations, les oiseaux restèrent seuls au gîte.

Le plus jeune respira d'aise et, entraînant son frère cadet dans une sottise et grave désobéissance,

s'élança du nid, croyant à la puissance de ses ailes à peine poussées. Pauvres petits êtres! Mal leur en prit! L'un d'eux se fit happer par Maître Matou qui faisait sieste quotidienne au pied de l'arbre où nichaient nos oisillons. Son flair lui rappelait qu'au premier vol, bien des oiseaux tombent du nid... servant de menu fort délicat à la gent féline. Le plus désobéissant eut l'heur d'être recueilli par une jeune fille à la main caressante et au cœur sensible. En une cage blanche, il fut mis. Un jour, il fut surpris à écrire ses mémoires. En voici quelques lignes...

"Ce jeudi (mot prononcé par ma petite maîtresse) mois des nids en l'an de grâce 1932.

La cage, ça ne vaut pas mon nid douillet! Je cultube sans cesse des perchoirs trop gros sous mes pattes. La nuit, je frissonne, ne pouvant m'abriter sous l'aile de ma mère.

Ma maman adoptive — c'est ainsi que je désigne celle qui m'a recueilli — me fait manger à toutes les heures. Plus de vers, plus de mouches! C'était si bon, ça! Ici, l'on me sert des miettes de pain trempé de lait et du jaune d'œuf cuit dur. C'est bon! Je me gave de choses que je trouve maintenant savoureuses puisque je commence à m'habituer à ce nouveau genre de nourriture. J'ai la nostalgie de mon nid, tant et tant, que parfois, j'érafle mes ailes en tentant de sortir de cage..."

(Deux semaines plus tard)

"Je suis habitué à l'atmosphère de ma cage. Ma petite maîtresse me caresse, m'embrasse souvent, me réchauffe dans ses mains où je me blottis. Ce matin, j'eus ma première feuille de laitue... Tout d'abord, je fis la grimace, puis,



l'appétit venant, je mangeai ce que j'avais dédaigneusement becqueté.

(Cinq jours plus tard)

«Drôle d'idée! Ma maîtresse a voulu me faire baigner. Moineau, je ne connais guère ces idées sur l'hygiène. Une baignoire de verre, remplie d'eau claire, fut apportée. Oh! désespoir, j'ai cru que j'allais mourir, noyé! Transi, je sortis de là!... Ce que j'ai détesté ma maîtresse! Je séchai au soleil, mal à l'aise tout d'abord, puis, mes plumes s'assouplirent. Voilà l'histoire de mon premier bain!

(Ce 18, mois des moissons)

J'aime ma cage! J'y vis heureux! Souvent l'on ouvre la porte de ma maisonnette et je voltige ça et là, mais ce jeu m'essouffle et me

fatigue... Je suis en train de devenir aristocrate tant mes manières s'affinent. Je grignote un peu moins brusquement qu'auparavant et je me laisse docilement caresser. J'esquisse mille et une gentillesse qui me font chérir et choyer."

"Dans ma vie, il est des moments de noire mélancolie — autant qu'une cervelle de moineau en peut connaître! — moments où j'entends piailler mes confrères, mais cette tristesse s'évanouit quand je réalise toute la sûreté de mon sort, car tous ceux qui me visitent s'étonnent de me voir si bien portant en cage!... alors que sous la feuillée, j'étais exposé au vent, à l'orage, aux griffes félines. Pourquoi suis-je plus privilégié que tous les autres? La Providence a pourvu à ma vie quotidienne et sans cachotterie, je puis vous dire que j'ai aujourd'hui même un an d'existence. Moineau choyé, je salue fraternellement tous les oisillons du Coin. Auprès d'eux je m'excuse de ce galimatias, car je ne suis pas né écrivain!"

Ici s'achève le journal de notre moineau dont la griffe ne peut plus courir sur le papier, faute d'encre...

C. F.

CORRESPONDANCE

Papillon—Bravo! Vous faites partie d'un cercle d'études. Comme vous devenez sérieuse! Je vous en félicite. Le cercle d'études complète la formation reçue à l'école; il forme l'intelligence et le cœur et prépare à l'apostolat catholique si recommandé par sa Sainteté Pie XI.

Monique—Je désire pour vous des vacances de vrai repos. Mont-Joli est coin pittoresque et invitant. Vous vous plairez sans doute. N'est-ce pas que vous écrirez à Fauvette qui vous aime bien? Cordial au revoir.

Feu-Follet—Gerbe d'amitiés sincères à la petite solitaire du "Chez Nous". Vœux de santé meilleure!

Y. P.—*Québec*—Vous comptez sans doute venir à Montréal? N'oubliez pas qu'il est une famille amie qui vous attend. Cordial au revoir.

Abeille de Marie—Merci de votre mot délicat et si charmant. Vous êtes amie précieuse. Fauvette vous reste unie de cœur et de prières quotidiennes. Affectueux bonjour.

Mireille—Vos revues nombreuses et si diverses ont été envoyées dans l'Ouest canadien. Des Canadiens de langue française vous devront bien des heures de bonne et saine lecture. Merci en leur nom! Bonjour amical.

Céline—Meilleur souvenir à vous et à votre famille si intéressante. Ecrivez à Fauvette.

Nicole—Amitiés à vous et aux chers bambins de la classe. Ecrivez-moi de nouveau en leur nom. Succès à tous.

Sœur Jeanne me prie de vous dire que les graphologies suivantes ont été expédiées par courrier postal. Lucienne Saint-Jean; M. L.—*Saint-Félix-de-Valois*; Cécile Bonneau, *Saint-Sauveur*; Lucas, *Saint-Hyacinthe*; Jeannine Saint-Onge, *Montréal*; Mireille C. 4 graphologies; Gisèle Cadeau et Louise Bédard; Maurice Auclair, *Terrebonne*; D'autres graphologies ont aussi été envoyées. Nous en retranchons ici la liste, faute de place. Sœur Jeanne et Fauvette saluent cordialement tous leurs nombreux correspondants.

C. F.

GRAPHOLOGIE

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira Sœur Jeanne, notre graphologue, pourvu que vous lui envoyiez dix lignes d'ÉCRITURE ET DE COMPOSITION PERSONNELLE, sur papier NON RÉGLÉ, le tout accompagné de la modique somme de vingt-cinq sous.

Adressez: SŒUR JEANNE

L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent

Montréal, P.Q.

CONCOURS LITTÉRAIRE DE "L'OISEAU BLEU"

Une centaine de manuscrits — réunion du jury — nom des heureux gagnants — mention honorables.

Le concours littéraire de l'*Oiseau bleu*, institué en janvier dernier, a pris fin le 30 avril à midi.

Les membres du jury ont lu avec soin les manuscrits reçus, au nombre d'une centaine environ. Ils se plaisent à en reconnaître les qualités: calligraphie soignée, absence presque complète de fautes d'orthographe, propreté. Les participants à cette joute littéraire ont fait appel à leur imagination, à leur sensibilité, à leur volonté; aussi leur succès n'est pas médiocre.

Les lauréats dont les noms suivent ont mérité les prix offerts par la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*.

PREMIER PRIX: \$5.00. Mlle Laurette Faucher, Académie Marguerite-Le Moyne, 1752, rue Saint-André, Montréal. *Mes projets d'avenir, mon idéal.*

DEUXIÈME PRIX: \$4.00. Mlle Irène Cantin, Couvent Maplewood, Waterloo, P.Q. *Le Sanctus à la maison.*

TROISIÈME PRIX: \$3.00. M. Paul Lévesque, 1699, rue du parc La Fontaine, appartement 12, Collège Sainte-Marie, Montréal. *Mon idéal.*

QUATRIÈME PRIX: \$2.00. Mlle Marguerite Racine, Congrégation de Notre-Dame, Pensionnat de Beauport, Québec. *Mon idéal, mes projets d'avenir.*

CINQUIÈME PRIX: \$1.00. Mlle Isabelle Coiteux, Académie Sainte-Anne, Marlboro, Massachusetts. *Mon idéal.*

Les cinq autres prix consistent en un abonnement d'un an à l'*Oiseau bleu*;

a) Mlle Liliane Poudrier, Pensionnat Sainte-Angèle, 2450, rue Saint-Antoine, Montréal. *Le Sanctus à la maison.*

b) M. André Dagenais, 4355, rue Christophe-Colomb, Collège Sainte-Marie, Montréal. *Mon idéal.*

c) Mlle Rita Brisebois, Académie Savaria, 283, rue Saint-Joseph, Lachine, P.Q. *Mes projets d'avenir, mon idéal.*

d) Mlle Lucienne Routhier, Juvénat du Bon-Pasteur, Notre-Dame-des-Laurentides, Québec. *Le Sanctus à la maison.*

e) Mlle Lucienne Bergeron, Académie Sainte-Marie, C.N.D., 42, rue du Conseil, Sherbrooke-Est, P. Q. *Le Sanctus à la maison.*

De plus, les juges accordent les mentions honorables suivantes: 1. Mlle Pauline Caron, 5674, rue Saint-Dominique, Académie Saint-Georges, Montréal; 2. Mlle Rita Bisson, Académie Marguerite-Le Moyne, 1752, rue Saint-André, Montréal; 3. Mlle Madeleine Thomas, Académie Ville-Marie, 1311, rue Craig est, Montréal; 4. Jeanne Picard, C.N.D., Pensionnat de Terrebonne, Terrebonne, P.Q.; 5. Mlle Gemma Bussiès, 49, rue Saint-Bernard, Québec; 6. M. Bernard Bissaillon, Ecole Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, North Adams, Massachusetts.

Les membres du jury remercient chaleureusement la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* pour sa générosité.

Instituteurs et institutrices méritent la reconnaissance des soussignés pour avoir dirigé le travail de leurs élèves dans ce concours.

(Signé) Maurice TESSIER, directeur de la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*.

“ Juliette LAVERGNE, collaboratrice de l'*Oiseau bleu*.

“ Marie-Claire DAVELUY, collaboratrice de l'*Oiseau bleu*.

“ Yolande LAVIGNE, collaboratrice de l'*Oiseau bleu*.

“ Alphonse DE LA ROCHELLE, directeur de l'*Oiseau bleu*.

Le samedi
20 mai 1933

LE COIN DU PHILATÉLISTE

Collection générale ou spécialisée

Laquelle des deux est la plus pratique? —
L'opinion d'un expert.

Une question qui passionne depuis longtemps les philatélistes et qui les passionnera peut-être toujours sans être résolue, est celle de savoir s'il vaut mieux former une collection générale ou une collection spécialisée.

Au cours d'une réunion tenue à Paris, sous les auspices des Négociants en timbres-poste, de France, M. P. Dillemann, expert réputé en philatélie, a apporté, sur ce sujet toujours d'actualité, des considérations que nous faisons nôtres. Nous les résumons ici, de l'*Echo de la Timbrologie*. Nos lecteurs seront sans doute heureux d'en faire leur profit.

Comment donc se pose le problème pour le collectionneur? Il y a d'abord la question du nombre de timbres existants ou à venir. Voici à ce sujet une statistique aussi exacte que peut l'être une statistique.

De 1840 à 1859, soit en vingt ans, on compte 810 timbres.

De 1840 à 1899, soit en cinquante ans, 7.550 timbres.

Actuellement, ce chiffre dépasse 55.000 timbres; la production maximum, qui a atteint 2.650 nouveautés en un an au moment de l'inflation, tend à se stabiliser autour du chiffre de 1.800 unités. On peut donc en déduire très approximativement que de 1840 à 1939, soit en cent ans, le nombre de timbres aura atteint le chiffre de 70.000.

La progression est assurément considérable, et il est bien vrai que c'est de cette abondance du timbre qu'est née la spécialisation.

La collection la plus générale devrait comprendre tous les timbres parus jusqu'à ce jour. Le chiffre est énorme.

La collection la plus spécialisée comprend



CANADA — Le 18 mai a paru un nouveau timbre marquant la réunion, à Ottawa, du comité exécutif international de l'Union Postale Universelle venu préparer le grand congrès postal qui aura lieu au Caire, Egypte, en 1934. Ce commémoratif de 5c, bleu, grand format, montre la ligne d'horizon de la Capitale sur laquelle se profilent le Parlement, la bâtisse de la Confédération et le Château Laurier.



CITE DU VATICAN. — La belle série reproduite ici le mois dernier et qui devait commémorer l'Année sainte a été affectée au service régulier. En remplacement, les postes du Vatican ont émis quatre timbres en deux dessins d'une conception semblable. Un globe terrestre surmonté d'une croix occupe le centre des vignettes; on y lit "O crux ave spes unica" (Salut, ô croix, notre unique espoir). Les quatre dénominations grevées chacune d'une surtaxe destinée au budget de l'Année sainte sont: 20c + 10c, vert; 75c + 15c, rouge; 80c + 20c brun; 1 lire 25 + 25c bleu — au total 3 lires 75.

l'étude d'un seul timbre, voire même d'une planche particulière de ce timbre ou enfin, pour pousser les choses à l'extrême, d'un seul numéro de cette planche.

Entre ces deux extrêmes se place toute l'armée innombrable des collectionneurs grands et petits et dont les types de collection varient à l'infini.

C'est pourquoi nous croyons que devant cette diversité la véritable distinction n'est pas entre collection générale et collection spécialisée, mais entre collections faites d'après le catalogue et les autres que l'on pourrait appeler collections d'étude; l'une ou l'autre de ces collections pouvant être plus ou moins générale ou, pour employer une expression moins sujette à confusion, plus ou moins limitée.

La collection complète d'après le catalogue général est le type de la collection adoptée par la grande majorité des débutants.

Pratiquement, la majorité des collections faites d'après le catalogue sont des collections limitées. Il y a de nombreuses solutions à envisager.

La limitation peut se faire dans le temps: on décide de s'arrêter à une date fixée; celui qui s'arrêterait à 1860 n'aurait que 810 timbres à réunir mais il en est parmi eux qui constituent les plus grandes raretés mondiales; la collection limitée à 1900 comprendra 7.500 timbres; poussée jusqu'en 1914, 25.000 timbres.

Plus rarement la limitation se fait par le haut, dans le but d'éliminer des timbres trop difficiles à acquérir; ainsi quelques personnes, assez rares du reste, commencent leur collection à partir de 1900, d'autres seulement à partir de 1914.

La limitation peut se faire dans l'espace, avec ou sans limite de date. Ce sont les types très classiques de collections: France et Colonies, Europe, Grande-Bretagne et ses Colonies, etc... Une collection de France et Colonies Françaises



REPUBLIQUE DOMINICAINE. — Prêtre zélé, patriote ardent et politique éclairé, tel fut Fernando Arturo de Merino dont le centenaire de naissance fournit le motif à une série de 4 timbres. On le voit jeune homme (1c) puis à l'âge mûre alors qu'il est archevêque de St-Domingue (20c). La 3ème vignette montre son tombeau (8c), et la dernière (1 peso) sa cathédrale — la première église élevée en Amérique.

faite d'après le catalogue ne doit pas être baptisée *spécialisée* mais plutôt *collection de catalogue limitée*.

D'autres enfin adoptent une *limitation par genre*. Dans toutes ces limitations, c'est la fantaisie du collectionneur qui lui dicte son choix.

Voici cependant les remarques que nous ferons sur la collection faite d'après le catalogue.

C'est le type de la collection facile à réaliser et d'autant plus facile qu'elle sera moins limitée; ce sera toujours la collection du plus grand nombre.

Le catalogue fournit un guide sûr et facile à suivre; point besoin d'études spéciales pour le comprendre. La saine distraction que constitue la collection ne sera nullement troublée par la moindre fatigue; tout sera délassément et plaisir.

Les nouveautés seront achetées au moment de l'apparition, les timbres anciens seront d'autant plus faciles à trouver que la collection sera moins limitée et pourra se poursuivre pendant de longues années.

Un autre avantage de cette collection, si elle comprend un nombre de pays suffisamment important, c'est la répartition des risques, c'est une sorte d'assurance contre la dépréciation des timbres d'un pays par suite de la dépréciation de la monnaie, la fluctuation de la mode ou toute autre considération.

Nous désignons comme collection d'étude l'ensemble des collections qui sortent des limites du catalogue général.

Ce genre n'est absorbé généralement qu'après une certaine pratique de la collection et par ceux qui possèdent en plus une tournure d'esprit qui les prédispose à la recherche.

Le collectionneur établit lui-même son plan; il s'aide bien entendu des catalogues spéciaux, des ouvrages philatéliques, mais il les utilise à sa guise.

Plus difficile et parfois fatigante, ce sera la collection de l'élite, donc d'une minorité. C'est aussi la plus intéressante parce que ses développements sont illimités et qu'au bout de l'effort il y a la joie de connaître, c'est-à-dire une satisfaction plus élevée que celle qui consiste simplement à remplir des cases.

La collection d'étude est par définition *limitée*, encore que ses limites puissent être vastes.

Une des premières difficultés consistera dans le choix judicieux des pays ou des émissions à étudier. Le spécialiste devra tenir compte de ses ressources, car certains pays sont dispendieux. En un mot il faut un plan judicieusement établi, faute de quoi certains débuts triomphants n'aboutissent qu'à des échecs lamentables.

Le spécialiste finit par connaître la véritable rareté des timbres, je ne dis pas leur valeur, et



Année Sainte 1933

Italie, 1924 — 6 timbres neufs; Pape ouvrant et fermant porte sainte; basiliques S.-M. Majeure, S.-Jean de Latran, S.-Paul et S.-Pierre, série complète..... 1.50

NOUVEAUTES ET RARETES

Centenaire de Chicago. — Timbres de .01 et .03 oblitérés 25 mai, jour de l'émission. Enveloppe entière..... 15 2 enveloppes..... 25

Canada. — Nouveau .05. — Congrès Union Postale Univ., oblitéré Ottawa, 18 mai, enveloppe entière..... 15 2 enveloppes..... 25

* Neufs — † Série complète.

10—*Gabon, 1932. Effigie Brazza, fleuve Ogooué, femme Pahouine, 1 à .20, 30, taxes 5 et .15..... 15

9—*Martinique, 1933. Tous les sujets de la série: village Basse-Pointe, hôtel du gouvernement, Martiniquaises, corbeille de fruits, 1 à .20, taxes 5 et .10..... 10

9—*St-Pierre et Miquelon, 1932. Tous les sujets de la série: carte, phare, chalutier, chien Terreneuve, 1 à .20, taxes 5 et .10..... 10

4—Espagne, 1931-32. Célébrités de la Révolution, 5, 10, 15 et .20 .05

4—Hongrie, 1932. Hommes célèbres, 1, 2, 4 et 10 f..... 05

15—†Russie, 1902-12. Sujets divers, 1 kopec à 1 r..... 10

5—Sourath, 1929, surchargés Sarkari, Rajah, vue, lion, cheval, 3 pies à 3 annas (rare)..... 12

50—*Colonies françaises, variétés d'images exotiques, très pittoresque, régulier .20..... 15

Port en plus dans tous les cas.

Bazar Postal - Boîte Poste 4020 - Montréal

cela mieux que le catalogue le plus perfectionné ne pourra le lui apprendre. D'autre part, au bout d'un certain temps, le collectionneur limité finit par posséder à peu près tous les timbres du pays qu'il a choisis; il ne lui manque plus que des pièces inabordables, tout au plus pourrait-il s'en payer une par an. Il se trouve alors bloqué et risque de se désintéresser de ses timbres.

Que conclure? Il me semble que tout collectionneur sérieux se doit, s'il est Français, de posséder une collection spécialisée de France — et nous ajoutons, s'il est Canadien, de se spécialiser en timbre au Canada, — plus ou moins poussée suivant ses aptitudes et ses disponibilités. Après quoi il serait bon qu'il étudiat encore s'il en a le loisir, deux ou trois autres pays, surtout s'il a un goût suffisant de la recherche.

A côté de cette collection spécialisée, il sera



PAPUA, colonie anglaise de l'Océanie, administrée par l'Australie, s'est payé une belle série de 16 timbres de ½ p. a. £ 1, dont plusieurs bicolors, formant une galerie d'un exotisme très attrayant. Notre vignette (10s.) montre un indigène allumant un feu par le moyen antique de la friction.

MEXIQUE. — Ce pays qui ne se pique pas d'un amour exagéré des prétextes, vient pourtant de publier un timbre (15c, bleu) à la mémoire du Père Barthélemy de Las Casas, dominicain célèbre qui employa sa vie à la défense des indigènes d'Amérique contre les cruautés de ses propres compatriotes. Le timbre ne connaît pas de fanatisme.



bon d'ouvrir une collection de catalogue limitée d'un groupe de pays, même choisi arbitrairement.

Profitant ainsi des avantages des deux genres de collection, il connaîtra les grandes joies du spécialiste mais en même temps il ne sera pas entièrement ignorant des timbres qui ne sont pas de sa spécialisation. Il s'intéressera à l'ensemble de la philatélie, suivra avec intérêt l'ensemble des articles des journaux philatéliques, en un mot il participera véritablement à ce grand mouvement international qui est et que doit rester la Philatélie.

Pour l'instant nous allons, ou plutôt vous allez, heureux lecteurs, participer au grand mouvement... des vacances, que nous souhaitons les plus agréables à tous en formulant l'espoir de vous retrouver, pleins de santé et toujours fidèles à la Philatélie, en septembre.

Phil. ATHÉLY

AVIS IMPORTANT

PRIX DE "L'OISEAU BLEU"

Aux écoles, collèges et couvents

Les maisons d'éducation: écoles, couvents, collèges et académies qui ont travaillé à la diffusion de l'*Oiseau bleu* au cours de l'année scolaire participent à la distribution des prix promis pour la fin de juin.

1. Toute maison d'éducation, dépositaire de l'*Oiseau bleu*, a droit à un volume canadien pour chaque quantité de 300 exemplaires de la revue vendus à ses élèves, à partir de l'édition de septembre 1932 jusqu'à celle de mai 1933 inclusivement.

2. En plus des volumes de prix, chacune de ces maisons a droit à une médaille en argent pour chaque quantité de 1,000 exemplaires et à une médaille en or pour chaque quantité de 2,000 exemplaires de la revue vendus durant la même période.

3. L'administration de l'*Oiseau bleu* fera parvenir aux maisons d'éducation avant le 17 juin 1933 les prix auxquels elles ont droit, pourvu que toute somme due à l'*Oiseau bleu* ait été acquittée à cette date par les dépositaires.

En dépit de la dépression des affaires, le tirage de l'*Oiseau bleu* s'est maintenu. Ce succès, la revue le doit à ses zélés propagandistes. Aussi, le directeur se fait-il un devoir d'offrir ses plus chaleureux remerciements à tous ceux qui les méritent.

Joyeuses vacances à tous, professeurs et élèves. En septembre prochain, nous nous remettrons à l'œuvre pour donner un nouvel essor à l'*Oiseau bleu* qui aspire à devenir la revue par excellence des jeunes Canadiens français et des jeunes Franco-Américains.

LE DIRECTEUR DE L'OISEAU BLEU

NOS CHANSONS POPULAIRES

Collection E.-Z. MASSICOTTE

Tous droits réservés

En Sabots de Bois



En re-ve-nant de Va-ren-nes en sa-bots de
 bois j'ai ren-con-tré trois ca-pi-tai-nes en sa-
 bots de la ri-don-dai-ne. Ah! Ah! Ah!
 En sa-bots de bois, en sa-bots de bois.

Arrangé par Mlle Suzanne Massicotte

— 1 —

*M'en revenant de Varennes,
 En sabots de bois,
 J'ai rencontré trois capitaines,
 En sabots de la ridondaine,
 Ah! Ah! Ah!
 En sabots de bois (bis).*

— 3 —

*Je ne suis pas si vilaine,
 Puisque le fils du roi m'aime.*

— 2 —

*J'ai rencontré trois capitaines,
 En sabots de bois,
 Ils m'ont traité de vilaine,
 En sabots de la ridondaine,
 Ah! Ah! Ah!
 En sabots de bois (bis).*

— 4 —

*Il m'a donné pour étrenne,
 Ce bouquet de marjolaine.*

— 5 —

*S'il fleurit, je serai reine,
 S'il se fan' je pleur' ma peine.*

NOTA. — Nous avons trois versions de cette chanson avec le refrain: *En sabots*. Une de Mlle Alice Godin, apprise aux Trois-Rivières, vers 1882; une de Mlle Elisabeth Forté, apprise à Saint-Constant, comté de Laprairie et une de J.-B.-A. Tison, apprise à Saint-Jérôme. Il en existe aussi des versions avec un autre refrain. On la chante également en plusieurs parties de l'ancienne France, avec diverses variantes.

E.-Z. MASSICOTTE

FLEUR DE LA PRAIRIE

(Suite)

PRÈS DE LA CHAPELLE...

LE Père Pierron demeura trois ans à Kahnawaké, prêchant, consolant, baptisant. Il sut gagner le respect et l'affection de ses convertis. Quant aux autres habitants de la bourgade et des environs, ils venaient volontiers écouter la Robe Noire. Intelligents et fort curieux, dès qu'ils n'étaient pas hostiles, les Iroquois ne demandaient pas mieux que de pouvoir entendre de beaux discours prononcés par un hôte de marque et c'est ainsi qu'ils considéraient le missionnaire.

Tout d'abord, Tekakwitha passait et repassait comme une ombre légère autour de la petite chapelle. Craintive et timide, elle n'osait entrer. Elle écoutait les choses merveilleuses que disait le Père. Puis elle retournait paisible et recueillie à sa cabane, conservant tous ces souvenirs en son cœur comme le faisait la Vierge Marie au temps où Jésus vivait sur la terre. Peu à peu, elle s'enhardit et, se glissant avec les autres, elle prit l'habitude de suivre tous les exercices.

Un soir, en revenant de la chapelle, elle rencontra, non loin de là, l'Aigle dont elle remarqua l'air pensif.

— Mon frère est venu écouter la Robe Noire, demanda-t-elle avec un gracieux et timide sourire ?

L'Aigle haussa les épaules.

— Tekakwitha croit-elle, répondit-il, qu'un chef ait le temps comme elle de s'asseoir et de recueillir les paroles qui tombent inutiles dans l'air comme les feuilles qui partent des arbres là parce que c'est la saison du froid qui vient !

— Comment, reprit gravement la jeune fille, comment, un homme intelligent comme l'Aigle, plus sage que tout autre dans la tribu, comment un chef illustre qui parle peu mais si bien... l'Aigle ne comprend pas les choses si belles que dit le Père sur le Grand Esprit ?

L'Aigle eut un demi-sourire.

— Tekakwitha, ma sœur, il y a déjà deux fois que tu te trouves plus intelligente que moi. Car tu comprends toujours, toi, ce que l'Aigle ne comprend pas!...

Craignant de l'avoir blessé, la jeune Iroquoise se fit très humble :

— Je ne suis qu'une pauvre squaw. Mais j'aime tant le Grand Esprit et tout ce qui parle de Lui que je voudrais que tous l'entendent, surtout, mon frère l'Aigle si bon que le Grand

Esprit doit bien l'aimer, Lui qui aime tant ceux qui sont bons...

L'Aigle secoua la tête en silence et s'éloigna, de nouveau impassible. Sa haute silhouette se perdit dans l'ombre de la forêt profonde.

Tekakwitha songea avec émotion que, seul peut-être parmi les siens, l'Aigle la comprenait et l'aimait. Elle joignit les mains et s'agenouilla quelques instants avant de rentrer. Elle pria avec ferveur. Que demandait-elle à Dieu, tandis qu'en esprit elle revoyait l'Aigle la guidant dans la nuit, la consolant, lui promettant sa protection, la paix parmi les siens, la liberté de vivre pour Dieu seul ? Sans doute, demandait-elle de pouvoir, à son tour, guider vers la Joie, la Paix, la Lumière, celui dont l'âme haute et droite errait pourtant dans l'erreur et l'obscurité !

Dieu devait se charger Lui-même de parler au cœur du grand chef, car Tekakwitha eut beau prier elle ne revit plus l'Aigle près de la chapelle.

LES ENNUIS D'UN "ANCIEN"

Après trois ans de séjour à la mission Saint-Pierre de Kahnawaké, le Père Jean Pierron fut appelé à une autre mission, sans doute la plus édifiante de toutes, celle de la Prairie, sise sur les bords du Saint-Laurent et sous le vocable de Saint-François-Xavier.

Le Père François Boniface lui succéda avec le même zèle et le même succès.

De nombreux convertis sentant le besoin de vivre plus librement en chrétiens loin d'un voisinage de païens non hostiles mais aux mœurs gênantes pour leur neuve ferveur, supplièrent le missionnaire de leur faciliter l'établissement auprès des ardents chrétiens de la Prairie. Le Père acquiesça volontiers à leur désir et les conduisit lui-même à Saint-François-Xavier où l'on accueillit fraternellement ces exilés volontaires.

Leur départ excita la colère de l'oncle de Tekakwitha.

Fanatiquement attaché aux mœurs et aux coutumes de sa nation, l'Ancien était déjà fort contrarié des nombreuses conversions opérées autour de lui. Mais, cette fois, c'en était trop ! On amoindrissait la réserve de guerriers et de pourvoyeurs de la bourgade en permettant cet exode de jeunes gens, d'hommes forts et courageux pour un établissement lointain, chez des frères devenus indifférents au sort de leurs parents et amis de Kahnawaké.

Tekakwitha ressentit le contre-coup de la fureur du vieillard, sentiment du reste aussitôt partagé par les irascibles tantes!

On recommanda à trouver quantité de prétextes pour gourmander la pauvre enfant. On la surchargea de besognes pénibles. On critiquait les moindres gestes de cette "Iroquoise manquée, de cette Algonquine bonne seulement pour marmotter d'inutiles paroles à son Grand Esprit".

A tout cela, elle ne cessait de répondre par les plus gracieuses paroles et la plus aimable conduite.

Un événement imprévu devait cependant l'acheminer désormais de façon certaine vers la réalisation de son grand désir: être enfin baptisée!

Elle s'infligea un jour en travaillant au dehors une douloureuse blessure à un pied. Comme le Père missionnaire visitait toujours les malades, il vint voir Tekakwitha, forcée de demeurer en repos dans la cabane. En le voyant entrer, la jeune fille pleura de joie. Sans paraître songer à la présence auprès d'elle de deux ou trois voisines charitables venues pour la soigner et la distraire, elle ouvrit toute son âme au missionnaire. Et ce fut une page de "Légende dorée" qu'il crut entendre raconter par l'angélique enfant. Il connut la vie tout entière de Tekakwitha, sa vertu héroïque, son espoir, ses souffrances, ses craintes. Il comprit que cette fille des bois était une privilégiée du ciel et peut-être déjà une âme de grande sainteté.

Le missionnaire l'encouragea à prier et l'assura qu'elle serait bientôt baptisée. Mais il songeait à la colère probable du terrible oncle.

— Ne craignez-vous pas un peu les vôtres? demanda-t-il. Aurez-vous la force de persévérer si vous devenez chrétienne malgré eux? Songez bien à ces choses, pauvre petite!

— Je sais tout cela, mon Père, répondit fermement Tekakwitha. Mais soyez sans crainte, ma résolution est prise, rien ne sera capable de me faire reculer, *dussé-je aller ailleurs chercher la grâce que je sollicite.*

Ces mots frappèrent le missionnaire. Peut-être, en effet, la chose serait-elle possible — Dieu aidant — et nécessaire...

— Enfin, conclut le Père, prions bien, continuez à vous instruire et, si Dieu le veut, votre famille ne mettra aucun obstacle à votre baptême. Sinon... le ciel vous aidera à aller ailleurs chercher la grâce que vous demandez si bien!

Toute réconfortée par ces bonnes paroles Tekakwitha se remit à l'œuvre, courageusement avec une candide espoir.

Dieu ne trompa point son attente. Il permit un subit revirement d'opinion et d'humeur chez ses capricieux parents grâce à l'arrivée à la mission d'un haut personnage KRYN, surnommé *le Grand Agnier*, converti sincère et zélé qui, venant saluer ses amis de Kahnawaké, se proposait aussi de faire de l'apostolat ici comme il en faisait partout tant il était heureux d'être chrétien. Il jouissait d'une extraordinaire réputation de bravoure et d'intelligence. Doué d'une rare éloquence, il charmait, il captivait absolument "son auditoire"! Il s'entretint longuement et très cordialement avec l'oncle de Tekakwitha et avec l'Aigle, l'un de ses meilleurs amis de jadis. Quelqu'un lui ayant parlé de la jeune nièce de son hôte — car il séjournait dans la cabane de l'oncle — et de la situation pénible de celle-ci, avec beaucoup d'amabilité — et une finesse consommée — il sollicita l'honneur d'être le parrain de la future baptisée. On n'osa point contrarier un tel personnage et ce fut ainsi que d'une façon très imprévue, Tekakwitha put librement entrer dans l'Eglise catholique!

JOIES PASCALES

L'aube enveloppait de leurs pastellisées la forêt verdoyante. Ce matin de Pâques était tiède et doucement lumineux. Au lever du soleil, la petite chapelle se remplit de fidèles. Beaucoup furent obligés de rester au dehors tant l'affluence était grande de convertis et de simples curieux. L'entrée demeura ouverte et tous purent admirer la riche et pittoresque décoration de la chapelle. Le missionnaire avait tenu à donner beaucoup d'éclat à cette double fête. Des sapins minuscules et des lumières ornaient l'autel. Les fidèles avaient tendu les murs des plus riches pelleteries qu'ils possédaient: pelleteries de castors, d'ours, de chats



sauvages, de renards argentés. Les femmes — très attachées à "leurs bijouteries", avaient néanmoins prêté avec bonne grâce leurs colliers, leurs bracelets, leurs plumes et autres ornements de chevelure.

Tekakwitha s'était laissé revêtir avec sa docilité habituelle d'une belle toilette au goût des jeunes filles de la mission. Elle était charmante à la manière indienne. Mais son âme était ailleurs, si loin, si haut, qu'elle ignorait presque la beauté de ses atours: couverte riche de tissu et de teintes, robe perlée de bois et de porcelaine multicolores, *mitasses* (sorte de guêtres) brodées, "enrichies de dessins en poils de porc-épic, de couleurs éclatantes" (Père Lecompte, S.J.).

On la contemplait avec admiration et respect. Quelque chose de divin émanait de sa frêle personne. Elle rayonnait de joie et son bonheur se communiquait mystérieusement à l'assistance. Ce fut une heure inoubliable. Tekakwitha reçut le nom de *Kateri*, ce qui veut dire, en notre langue, Catherine. Elle avait vingt ans et c'était le 18 avril de l'année 1676.

LE LIS TRANSPLANTÉ

Dès lors la vie de la nouvelle chrétienne ne fut plus qu'une merveille de sainteté. La plupart l'admirait sans réserve. Malheureusement quelque chose vint encore troubler la paix familiale... Le Renard venait de rentrer d'une longue expédition, expédition diplomatique sans doute, car l'amoureux éconduit reprit avec espoir ses relations de bon voisinage avec la famille de son ex-fiancée à la grande frayeur de celle-ci.

L'oncle et ses sœurs se remirent à causer mariage devant elle. On se plaignit amèrement d'avoir affaire à des enfants entêtés, égoïstes. Comme la jeune fille ne répondait jamais, on se fâcha. La mauvaise humeur de l'entourage assombrit encore le ciel de la pauvre *Kateri*! On lui fit la vie tellement pénible dans la cabane que sa frêle constitution en fut très ébranlée. "Quand elle sera assez découragée de sa vie de fille inutile et maltraitée, elle cédera bien," se disaient les vieux parents avec une incroyable ténacité.

Un dernier fait providentiel vint délivrer à jamais Tekakwitha de sa vie de perpétuelle persécution.

Un autre encore de ces convertis qui se faisaient si volontiers apôtres auprès de leurs frères demeura païens, *Louis*, surnommé *Cendre Chaude* à cause de son humeur vive et de son zèle ardent au service de Dieu, *Louis*, venu de la Prairie, lui aussi, pour prêcher de paroles et d'exemples, fut l'instrument dont Dieu se servit pour délivrer *Kateri* et l'amener là où elle vivrait enfin, en paix!

Un parent de Tekakwitha — *Pied-Léger* — et un autre voyageur chrétien appelé le *Huron*, accompagnaient *Cendre Chaude*.

Le missionnaire ayant été témoin d'un acte de méchanceté dépassant toute mesure de la part de l'une des tantes de *Kateri*, résolut de favoriser sa fuite grâce à la complicité de *Cendre Chaude*. Afin de ne point éveiller de soupçons chez les parents de la jeune Iroquoise, il parla en secret et longuement à l'Aigle qui venait parfois le voir depuis le séjour de *Kryn* à *Kahnawaké*. En entendant nommer le Renard, un éclair de haine traversa le regard de l'Aigle.

— Mon frère *Cendre Chaude* fera partir Tekakwitha dit-il fermement. J'ai parlé!

Le missionnaire comprit que la chose s'accomplirait sans retard!



Peu de temps après, un soir, tandis que de gros nuages assombrissaient davantage les rives de la chantante *Mohawk*, un canot doucement détaché glissa sans bruit sous un fouillis de branches. Un Indien, courbant sa haute taille, avironnait avec d'innombrables précautions. Arrivé en un certain endroit absolument désert et plongé dans une obscurité profonde, il imita le cri plaintif d'un oiseau de nuit. A ce signal convenu d'avance, trois personnes s'approchèrent silencieusement et prirent place dans le canot. C'étaient le *Huron*, *Pied-Léger* et *Tekakwitha* qui fuyaient vers la Prairie.

— "*Cendre Chaude* reste là-bas, expliqua à voix basse l'Aigle — car c'était lui qui arrivait en canot. Il fera croire au départ de ses compagnons pour d'autres missions, sans doute. On cherchera *Kateri* car elle a déjà fui. Mais je la ferai chercher bien loin!..

L'Aigle souriait.

Cependant en entendant l'adieu vibrant de reconnaissance et de joie de la jeune fille, il éprouva pour la première fois de sa vie un étrange serrement de cœur. Il se raidit et d'une voix ferme et brève il commanda:



AFFILIÉS A LA SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HISTOIRE NATURELLE

Directeur général: R. F. Adrien, C.S.C., Ecole Beaudet, Saint-Laurent.

Sous-directrice: Rév. Sr Sainte-Alphonsine, C.N.D., Collège Marguerite-Bourgeoys.

Secrétaire général: M. Jules Brunel, Institut botanique, Université de Montréal.

Secrétaire adjointe: Mlle Marcelle Gauvreau, Institut botanique, Université de Montréal.

Trésorier: M. Jacques Rousseau, Institut botanique, Université de Montréal.

CHEFS DE SERVICE

Botanique: R. F. Marie-Victorin, F.E.C., Institut botanique, Université de Montréal.

Zoologie: Dr Georges Préfontaine, département de Zoologie, Université de Montréal.

Entomologie: M. Gustave Chagnon, département de Zoologie, Université de Montréal.

Minéralogie-géologie: R. P. Léo Morin, C.S.C., Collège de Saint-Laurent.

Publicité: R. F. Narcisse-Denis, F.E.C., Académie Saint-Léon, Westmount.

ALLONS HERBORISER

L'été dernier, j'ai passé mes vacances à Sainte-Geneviève avec mes deux cousines. Nous habitons un nid de verdure situé tout près de la rivière des Prairies. De l'autre côté de la rivière, en face de chez nous, se trouvaient un grand bois et des champs émaillés de fleurs aux teintes variées, qui nous attiraient. Nous avions hâte que papa nous traverse en canot, car nous espérions trouver de beaux spécimens qui prendraient place dans notre herbier.

Un matin, je crois que c'est le 20 juillet, le soleil s'était levé brillant et clair dans un ciel bleu et sans nuages que la rivière unie comme un miroir reflétait dans toute sa pureté. Il faisait une adorable journée d'été. Aussi papa choisit ce jour pour nous traverser. Il est préférable d'herboriser le matin; la température y est moins suffocante. Munis de cartables et de grands chapeaux, nous nous asseyons dans le canot qui nous conduit sur l'autre rive.

Il est bien joli, ce petit bois, avec ses arbres remplis du gazouillis des oiseaux et son feuillage émeraude qui répand une bienfaisante fraîcheur.

Nous entrons, puis marchons chacun de notre côté à la recherche de plantes qui devront enrichir notre herbier. Ce que je remarque d'abord est une plante très simple, bien connue de tous: la Renouële ou Bouton d'or qui balance gracieusement sa tête légère. Je la déracinai, puis pénétrai plus avant dans le bois. Là, ce sont les gentilles Marguerites qui plaisent à tout le monde, et même aux insectes puisqu'ils volent toujours auprès d'elles. Cette fleur me rappelle que je m'amusais beaucoup à l'effeuiller en disant: "Il m'aime un peu... beaucoup... par amour... par fantaisie... par jalousie... à la folie... point du tout".

C'est la première fleur dont j'ai connu le nom, c'est la première que j'ai aimée, c'est la première que j'ai cueillie de mes frêles mains d'enfant pour en faire des bouquets que je portais à ma mère, afin de mériter un tendre sourire et une longue caresse.

Durant mon jeune âge, j'ignorais que certaines plantes sont utiles, d'autres nuisibles; je ne considérais que l'ornement, et mes faveurs étaient plutôt pour les pimpantes corolles que pour les modestes épis des graminées. Je me mettais en colère contre ces méchants habitants

qui maugréaient contre cette pauvre Marguerite. Mais, maintenant, j'écoute leurs doléances et admire la fleur.

Comme son nom scientifique l'indique, la Marguerite fait partie de l'aristocratique genre des Chrysanthèmes, mais, selon qu'il arrive dans les meilleures familles, elle a préféré la vie de bohème en plein air, exposée à toutes les misères et les intempéries, plutôt qu'une captivité choyée dans nos serres et dans nos jardins.

Son nom vulgaire lui vient du latin, *margarita*, qui signifie perle. Par les anciens, elle était considérée comme la perle des champs.

Ayant terminé mes réflexions sur cette perle des champs, je la mets dans mon cartable et m'aperçois que mes cousines me montrent, sur le bord du chemin, une grande étendue couverte de Trèfles roses entremêlés de Chicorée bleue.

Combien de fois êtes-vous passé près de cette jolie fleur aux pétales bleus gentiment et uniformément dentés, comme si quelque fée avait voulu ajouter à leur grâce!

Les Chicorées sont partout, qui bordent les chemins. Pourtant, j'en suis sûre, elles sont à peine regardées parce qu'elles sont trop communes et qu'on les trouve en abondance. On s'attache plutôt à des choses de moindre valeur, mais qui sont rares.

Moi, j'aime la Chicorée, et après l'avoir cueillie je la plaçai près des Marguerites.

Je n'ai récolté que trois fleurs différentes, et pourtant mon excursion est finie. Sur l'autre rive, maman nous appelle pour dîner. Nous embarquons dans le canot qui nous conduit à notre maisonnette. Maman, en souriant, nous demande si nous avions fait une belle moisson. Je lui montre mes trois fleurs et la plus jeune de mes cousines lui dit: "Je n'ai rien ramassé, car j'ai peur de peiner les fleurs en les emmenant loin de leurs sœurs".

Si ma jeune cousine m'avait demandé mon avis, je lui aurais répondu le contraire. En effet, les fleurs semblent heureuses, placées dans un bel herbier! Pour ma part... je les gratifie d'une prédilection spéciale!

Marguerite JAMMES

Académie Marguerite-Lemoine, C.N.D.
Montréal

LE PAPILLON DU CHOU

Avez-vous déjà remarqué les jolis papillons qui voltigent autour des jardins? Ils sont blancs avec le bout des ailes saupoudré de gris.

Je n'aurais jamais pensé qu'un insecte si joli avait d'abord été une vilaine chenille: le ver à chou qui me donne mal au cœur; je fus bien surprise de l'apprendre dans une leçon donnée par notre Directrice du Cercle Sainte-Elisabeth, C.J.N.

Ce papillon est appelé *piéride*, ou *ver à chou* quand il s'agit de la larve. Cette larve ou chenille est d'un vert tendre, et elle est couverte de très petits poils courts qui la font paraître veloutée. Elle n'a pour tout dessin que trois lignes jaunes longitudinales dont une sur le dos et une de chaque côté, au-dessus des pattes. La femelle pond ses œufs sur les feuilles, lesquels éclosent au bout de quatre à cinq jours et donnent naissance aux petites chenilles.

Il faut faire bien attention à la chenille qui cause de grands ravages dans les champs de choux, car elle ronge les feuilles. Outre les choux, elle s'attaque aussi aux navets, aux radis et aux plantes alliées.

Le cultivateur ou jardinier doit surveiller ses plantes afin d'appliquer le remède, dès le début, à ces petites chenilles, car lorsque ces larves auront grandi, elles seront plus difficiles à détruire. Ce remède nous est fourni par l'arséniate de plomb ou de chaux mélangé avec de la chaux, de la farine ou du plâtre. Une livre de poison intimement mêlée à cinq livres de l'une ou de l'autre de ces substances pulvérisées, forment une excellente préparation qu'on saupoudre avec un appareil spécial.

La chenille devient chrysalide. Celle-ci est d'un cendré plus ou moins pâle, quelquefois barrée d'incarnat et ponctuée de noir.

Ensuite vient le joli papillon qui ne fait autre chose que voltiger de fleur en fleur pour y puiser les sucs.

Non seulement je ne veux pas être papillon, symbole de légèreté, mais je veux au contraire surveiller sérieusement le jardin de mon âme, afin de détruire les moindres chenilles qui pourraient empêcher le développement de mes facultés, et porter atteinte à la culture des vertus qui sont la plus belle parure de la jeune fille.

Rita L'ARRIVÉE, 8e année
Secrétaire du Cercle
Sainte-Elisabeth, C.J.N.

Couvent du Saint-Rosaire
Baie-des-Sables (Matane)

AUX TOUT PETITS...

A deux ans et trois mois, Claude Jutras s'intéresse déjà aux Sciences Naturelles. Les écureuils, les oiseaux et les papillons le ravissent, mais il aime par-dessus tout les fleurs.

Claude a passé l'été 1932 à la Rivière Beaudette, comté de Soulanges, chez ses grands-parents, et là, imbu de la nature qu'il appelle ingénument "la belle campagne à grand-père", il a de véritables extases à la vue des charmantes fleurettes qu'il aperçoit partout. Il accompagne sa petite tante dans ses herborisations autour de la maison, et même dans les champs et les bois, car dès le matin, il lui demande à son réveil: "Tante Marcelle, viens-tu chercher

des petites fleurs avec Claude..." Naturellement, sa tante qui l'adore, est toujours heureuse de l'amener avec elle et de l'initier doucement, sans fatigues, à l'étude de la Botanique qui lui est si chère. Mais Claude la devance...

LA JEUNESSE NOUVELLE



Cliché Victorin

CLAUDE JUTRAS

Munie d'une truelle, et ses magnifiques cheveux au vent, il court devant elle et crie sans arrêt: "Une autre petite fleur, tante Marcelle, une autre petite fleur... On va la mettre dans mon beau cahier, n'est-ce pas?"... Il dit "n'est-ce pas"! Claude a appris à parler à Paris, et je vous assure qu'il parle bien! Il a un herbier à lui, Claude, un herbier qu'il a baptisé "mon beau cahier de fleurs", et dont il rêve nuit et jour. D'abord, après la récolte, il assiste sagement aux séances de mise en presse et d'exposition des plantes et, sur les fraîches corolles, pose ses doigts mignons afin de se rendre compte par lui-même si "enfin" ses fleurs seront suffisamment sèches pour mériter l'honneur de prendre place dans son "beau cahier"! Alors, quand cette minute suprême est arrivée, Claude s'assoit près de sa tante, dans la grande salle à manger rustique, aux fenêtres ombragées de vigne-vierge, et, bravement, il s'empare du pot à colle et du pinceau!!! L'espiègle tante, avec des gestes calculés, ouvre toutes grandes les feuilles de papier à journal où dorment les mauvaises herbes, puis elle dit:

—Aujourd'hui, mon amour, nous allons coller la *marquerite*.

Claude s'écrie en battant des mains:

—Bravo! bravo! nous allons coller la *marquerite*!!!

Alors, d'une manière très solennelle, le bambin, à l'exemple de sa tante, étend sur un morceau de verre une couche de colle. Oh! comme

c'est amusant! Puis il prend délicatement une *marquerite* "par son pédoncule", répète-t-il doucement... (je vous en prie, croyez-moi!) et il la couche un moment, sur le dos, pour l'imprégner d'un peu de la colle qui enduit le verre. Et voilà la plante prête à être montée sur papier blanc.

Claude colle, colle toujours... Il l'aime tellement, la *marquerite* des champs, qu'il ne veut jamais l'"effeuiller"! Elle lui fait penser à tante Margot, qui a de bons chocolats. Et son petit cœur d'or lui rappelle des "mandarines"! Et les jolies feuilles! La racine qu'il étale si bien! Comme elle est belle, sa *marquerite*! Claude la reconnaît désormais, et il la montrera aux grands-pères, aux grand'mères, aux oncles, aux tantes... Et il emportera à Paris son "beau cahier de fleurs", et *petit papa* sera content...

Toutes ces choses charmantes, Claude les pense dans sa petite tête et les exprime tout seul, en me montrant fièrement son herbier, devenu le plus bel amusement au monde. Ainsi, chaque fois que de la vieille commode jusqu'à la longue table de famille descendent pot de colle et pinceaux, Claude fait connaissance avec une nouvelle fleur, admirable!... Après un mois de villégiature, il sait distinguer parfaitement vingt fleurs. Mais il faut le voir, le coquin... Un simple coup d'œil jeté sur son cahier suffit pour que, sans hésitation, il nomme à tour de rôle ses plantes préférées, que je vais vous présenter avec plaisir, tel qu'il pourrait le faire:

<i>Marquerite</i>	<i>Herbe à dinde</i>
<i>Bouton d'or</i>	<i>Pissenlit</i>
<i>Bardane</i>	<i>Mauve</i>
<i>Chardon</i>	<i>Lis d'un jour</i>
<i>Trèfle</i>	<i>Vesce sauvage</i>
<i>Plantain</i>	<i>Vigné vierge</i>
<i>Concombre grimpant</i>	<i>Nénuphar</i>
<i>Liseron</i>	<i>Herbe à chat</i>
<i>Mélilot blanc</i>	<i>Mélilot jaune</i>
<i>Verge d'or</i>	<i>Immortelles</i>

Jeunes lecteurs, tout cela n'est pas un conte... c'est une *histoire vraie*, si vraie qu'elle comporte un côté tragique. En effet, notre petit héros traverse des péripéties. Je vais vous en raconter une seulement.

Un soir que tante Marcelle travaille à son herbier personnel, Claude, naturellement, désire l'imiter. Aussitôt, le voilà "dans la colle" dont il comble les *mélilots* (car il en est aux *mélilots* ou *trèfles d'odeur*). Marcelle est gardienne de l'enfant, et, comme vous l'imaginez, tous les deux sont au comble du bonheur. Le temps passe, passe très très vite... Subitement, la tante s'aperçoit qu'il est plus de dix heures! Mais c'est inouï! Et *bébé Claude* qui est encore debout! Elle s'approche donc pour le prendre

dans ses bras, afin de le monter à sa chambre. Mais Claude, habituellement si doux, si obéissant, fait une colère affreuse, trépigne et crie à tue-tête en sanglotant:

—Je veux coller le *mélilot blanc*!! je veux coller le *mélilot jaune*!!!

Il fallait bien, n'est-ce pas, que Claude finit par aller se coucher. A une pareille heure!!! Oui, mes enfants, le pauvre petit eut cette fois-là un immense chagrin... et tante Marcelle aussi...

Cependant, cette histoire a une fin merveilleuse, et qui est également vraie. Ecoutez-la.

Avant son départ pour l'Europe, à l'automne, Claude vient à l'*Institut Botanique*, à l'Université de Montréal, en tenant respectueusement son "beau cahier de fleurs". Là, en présence du frère Marie-Victorin, Claude subit... un examen... avec grande distinction. Il n'est pas intimidé du tout; même, il donne de la façon la plus inattendue certains détails sur ses plantes, par exemple celui-ci:

—Le *nénuphar*, on a été le chercher dans la rivière...

Et le grand botaniste de répondre:

—Oh! oh! on ne le "colle" pas sur les habitats!!!

Oui, tante Marcelle est orgueilleuse de son Claude, et avec raison. Songez que le frère Victorin a écrit en tête de son herbier: *Vu et approuvé par la direction de l'Institut Botanique*; puis il a signé, et à la suite, les autres professeurs de botanique, MM. Jules Brunel et Jacques Rousseau. Ces derniers peut-être prirent l'incident moins au sérieux, c'est-à-dire

qu'ils essayèrent d'embrouiller le petit élève, en changeant les plantes de rang, en lui demandant, presque en premier lieu, le nom des *immortelles* collées sur la dernière page. Mais sans s'émouvoir, Claude, triomphant, s'écria: —*Z'immortelles!* C'est tout après!!!

Les professeurs ne l'ont pas dit à tante Marcelle, mais je pense bien qu'ils ont été épatés. Et la preuve, c'est que le frère Marie-Victorin fit préparer pour Claude un magnifique diplôme des *Cercles des Jeunes Naturalistes*, comme quoi le petit diplômé en botanique fonde le *Cercle Claude-Bernard*, C.J.N., le Cercle des tout petits...

Marcelle Gauthier

BOITE AUX QUESTIONS

Q.—Auriez-vous la bonté de me faire connaître par *l'Oiseau bleu* les noms français, scientifique et vulgaire de ce bois importé d'Afrique, que les Anglais nomment "Paduek" et que nos ouvriers canadiens appellent "Badock". Ce bois est naturellement d'un beau rouge, le plus beau que je connaisse. Il se vend très cher et est employé en ébénisterie.

H. LATENDRESSE, Montréal

R.—Le *Padouk* ou *Padouck* est le *Pterocarpus macrocarpus*, de la famille des Légumineuses (famille de l'Acacia et des Pois) croissant dans la région du Gabon, Afrique.

FLEUR DE LA PRAIRIE

(Suite de la page 299)

—Allez vite! Je veillerai ici.

Et s'adossant à un arbre, il resta là, les bras croisés, tant qu'il put entendre le moindre bruit d'aviron effleurant l'eau calme. Il songeait à son rôle étrange de veilleur dans la nuit, tandis que, par ses soins, s'en allait au loin, pour toujours, le seul être au monde qu'il eût jamais aimé.

Trois ou quatre jours plus tard, le lis des Mohawks était transplanté sur la rive laurentienne où il allait s'épanouir librement et prodiguer à notre Canada le parfum et la grâce de son angélique vertu.

Juliette LAVERGNE

FIN

BONS MOTS

ELLE SE CONDENSE

—Votre petite fille ne grandit pas vite, ma chère.

—C'est, ma bonne amie, que je l'ai élevée au lait condensé.

UNE CUISINIÈRE BIEN VENGÉE

La maîtresse de maison à sa cuisinière, à la fin d'une discussion violente:

—Est-ce que c'est... vous la maîtresse de maison?

—Non, Madame, mais...

—Eh bien, alors, ne parlez pas comme une parfaite idiote.

POUR PLUS D'EFFET

M. Prud'homme envoie son fils chez un ami influent.

—Il te recevra bien... tu lui diras que je suis ton père, et, au besoin, tu lui diras que tu es mon fils.

Auant-Gardes de l'A.C.J.C.

CONCLUSION

Mes chers lecteurs, vous avez suivi au cours de cette année scolaire les articles plus ou moins courts que je vous ai présentés sur les diverses sociétés dans lesquelles chacun de nous est appelé à vivre.

La société familiale, la société religieuse, la société civile, la société professionnelle (pour les écoliers la société professionnelle, c'est la société scolaire) telles sont les grandes sociétés, nécessaires et indispensables dans lesquelles nous vivons. Nous ne passons pas de l'une à l'autre; au contraire la plupart des individus appartiennent aux quatre à la fois.

Je ne reviens pas sur la définition du mot société, ni sur celle des quatre sociétés ci-haut mentionnées. Vous pouvez toujours revoir les numéros déjà publiés de *Oiseau bleu*.

LA GRANDE SOCIÉTÉ DES JEUNES

A part ces quatre sociétés, il peut s'en créer d'innombrables. Elles se différencient par le but qu'elles proposent à leurs membres. Ainsi une dizaine d'hommes réunissent leurs capitaux pour mieux organiser la vente d'un produit, c'est une société commerciale. S'ils s'organisaient pour fabriquer ce produit, ils constitueraient une société industrielle. Des hommes qui orientent leurs études et unissent leurs efforts en vue d'étudier l'histoire, forment une société historique, etc., etc.

Une société, une association s'est formée dans le but de grouper les jeunes gens et de les former à une vie efficacement militante pour le bien de la religion, de la race et de la patrie. Cette association, c'est l'A.C.J.C., c'est-à-dire l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française.

SES MOYENS

LA PIÉTÉ: l'amour, le service de Dieu; l'amour et le service de l'Église qui est la grande œuvre du Christ, fils de Dieu. L'A.C.J.C. n'est pas une œuvre pieuse comme la *Congrégation de la Sainte-Vierge* ou les *Ligues du Sacré-Coeur*; mais elle n'accepte que des jeunes gens à la foi sincère et ardente, à la pratique ferme et constante.

L'ÉTUDE: l'A.C.J.C. ouvre aux jeunes tout un domaine que le programme des écoles ne peut qu'effleurer:

a) la question sociale, c'est-à-dire la question des relations des hommes entre eux principalement en ce qui concerne l'autorité: pa-

trons et ouvriers, gouvernants et gouvernés; en ce qui concerne les richesses; riches et pauvres, bourgeois et salariés, capitalistes et employés.

b) La question nationale, c'est-à-dire l'histoire de la race canadienne-française, ses droits, les persécutions qu'elle a subies, les luttes qu'elle doit soutenir, etc., etc.

c) La question religieuse, c'est-à-dire la nécessité et la bienfaisance de la religion; les droits de la religion catholique, la seule véritable, etc., etc.

d) Et que d'autres questions: les sciences, les arts, le civisme, etc.

L'ACTION: L'action peut se faire dans tous les domaines. Il y a l'action religieuse, l'action nationale, l'action sociale. Lorsque l'A.C.J.C. recueillit, après une longue campagne de presse, soixante-dix mille dollars pour les écoles de l'Ontario, c'était de l'action nationale. Quand les acéjistes font signer des requêtes contre le travail du dimanche, c'est de l'action religieuse, etc., etc. Dans les cercles l'action prend les formes les plus variées: sports, représentations dramatiques, parties de cartes, soirées sociales, aide à la Société de Saint-Vincent de Paul, etc...

Comme on le voit, un jeune homme qui suit toutes les directives données dans un cercle de l'A.C.J.C. développe en lui toutes les facultés. M. Omer Héroux, le distingué rédacteur en chef du journal le *Devoir*, disait de l'A.C.J.C. qu'elle est la meilleure école de formation totale.

SES ORGANISMES

COMITÉ CENTRAL

L'A.C.J.C. est dirigée par un Comité central dont le siège est à Montréal. Ce Comité est composé de l'aumônier général nommé par Son Excellence Mgr l'Archevêque de Montréal, d'un président, de deux vice-présidents et de douze membres élus tous les deux ans par un conseil général. Ce conseil est élu par les représentants de tous les cercles officiellement affiliés et en règle avec l'Association.

COMITÉS RÉGIONAUX

Pour seconder l'action du Comité central qui est l'autorité suprême, il y a des comités régionaux dont l'action s'étend à tout un diocèse, constitués sur le plan du Comité central et élus par un conseil régional. L'aumônier régional est nommé par l'évêque du diocèse. Des délégués des cercles de la région constituent le conseil régional. Chaque comité ré-

gional a ses statuts spéciaux. Il y a les comités régionaux de Montréal, de Québec, de Saint-Hyacinthe, de Sherbrooke, d'Ottawa, de Saint-Boniface, de Chicoutimi, de Rimouski, de Saint-Jean (Nouveau-Brunswick), de Chatham et de Halifax.

LES CERCLES

Enfin il y a les cercles.

Les cercles sont la base de l'Association. Le cercle est constitué par des jeunes gens qui adhèrent aux *Statuts généraux* de l'A.C.J.C. et font reconnaître officiellement par le Comité central les statuts qui régissent leur cercle.

Chaque cercle a un aumônier, nommé par l'autorité ecclésiastique et des officiers, ces derniers élus par les membres.

Il existe diverses sortes de cercles:

a) le cercle paroissial dont le recrutement se fait sur tout le territoire d'une paroisse et dont l'aumônier est nommé par le curé. C'est le cercle type, le cercle dont la multiplication offre le plus de rayonnement à l'A.C.J.C.

b) le cercle collégial organisé dans les pensionnats ou les internats;

c) le cercle rural dans les campagnes;

d) le cercle urbain dans les villes;

e) le cercle professionnel composé de jeunes gens qui sont dans les professions;

f) le cercle ouvrier, composé de jeunes gens des usines.

LE GROUPE

Depuis le congrès de Québec, juin 1931, l'A.C.J.C. a remis en vigueur le groupe qui existait dans les premières années après 1904. Le groupe acéjiste, d'après les statuts de 1904, devait former en son sein une section d'études qui aurait été le cercle. Peu à peu l'organisation des groupements ne comporta que le cercle d'études et la notion de groupe se perdit sauf, si j'ai bonne mémoire, au groupe Pie X. Donc, depuis le congrès de Québec, juin 1931, congrès des orientations nouvelles, des jeunes gens peuvent adhérer à l'A.C.J.C. sur les choses essentielles et ne pas poursuivre d'une façon intensive l'étude. Ces groupements portent le nom de "groupes" et ont moins d'influence dans les congrès pour la représentation et le vote que les cercles qui eux restent à base d'études.

L'AVANT-GARDE

Pour préparer des recrues aux cercles, l'A.C.J.C. en 1915 lança l'idée de réunir dans les écoles les jeunes les plus avancés et de les préparer à entrer dans l'A.C.J.C. proprement dite. Ces jeunes ainsi groupés formèrent les avant-gardes qui se sont multipliées depuis la guerre.

Permettez-moi, mes jeunes amis, puisqu'il s'agit de vous ici, de vous saluer et de vous répéter que l'A.C.J.C. compte sur vous.

LA TROUPE SCOUTE

La troupe scoutie qui dépend d'une organisation indépendante de l'A.C.J.C. prépare inévitablement des recrues à l'A.C.J.C. Au sortir de la troupe, le jeune homme s'inscrira logiquement pour continuer sa formation sociale, nationale et catholique dans la grande œuvre post-scolaire, l'A.C.J.C.

IMPORTANCE DE L'A.C.J.C.

On comprend l'importance de l'A.C.J.C. Fondée à Montréal en 1904, elle s'étend de l'Atlantique au Pacifique. Seules les provinces de l'Île du Prince-Edouard et de la Colombie-Britannique ne la connaissent pas. Elle est approuvée par tous les évêques de langue française dont la plupart l'ont introduite dans leur diocèse. Elle compte tout au delà de 200 comités, cercles, groupes et avant-gardes. C'est la seule association canadienne-française qui couvre à la fois tout le pays. Elle s'adresse à toutes les classes. Ses cadres souples et vastes lui permettent de s'adapter à toutes les exigences des milieux où évolue toute la jeunesse canadienne-française.

Mais le grand mérite de l'A.C.J.C., sa mission véritable, c'est de verser chaque année dans des milliers de jeunes esprits et de jeunes cœurs des idées et des désirs. Les jeunes gens, hommes de demain, prendront un jour les leviers de commande et feront partout sentir leur influence de catholiques sans peur et sans reproche, de Canadiens français fiers et forts.

VACANCES

Il est certains événements que l'on voit venir comme une menace. L'on est condamné à les subir. Ils empoisonnent notre pensée: par exemple le budget du ministre des finances qui annonce des impôts nouveaux.

On pourrait difficilement classer les vacances parmi ces événements. Les vacances, les grandes vacances de juin, sont souhaitées dès le premier jour de classe de septembre. Les élèves ne sont pas les seuls à entretenir ce désir et à caresser ce rêve. Je connais des professeurs qui y songent tout aussi souvent.

Mais les vacances peuvent constituer un événement malheureux, si elles contribuent à nous diminuer dans notre vie physique, dans notre vie morale. Cela arrive; il ne faut pas se le cacher. Des jeunes gens ont sombré dans la vie, pour avoir rencontré au cours des vacances l'occasion néfaste qui a tué en eux, et pour toujours, la vertu, l'idéal, la force, l'ambition.

Les vacances sont dans l'année une tranche de vie. On emploie le temps des vacances autrement que le temps scolaire, mais c'est du temps. Il ne faut pas le perdre.

A tous, bonnes, joyeuses et fécondes vacances.

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

LA CHAUDE SAISON

1. Quel est, durant l'été, le plus grand ennemi du citadin ? — C'est la chaleur. C'est pourquoi tous les habitants des villes quelque peu populeuses aspirent à la villégiature. Ils veulent fuir l'atmosphère étouffante des agglomérations urbaines. L'herbe verte des champs, les arbres aux branches ornées d'un feuillage frémissant, reposent mieux la vue que l'asphalte des rues, les cordes à linge et les antennes de radio.

Q. Pourquoi, à cette époque de l'année, les compagnies de chemin de fer multiplient-elles leurs trains de fin de semaine, d'excursion ou de plaisir ? — C'est pour effectuer le transport rapide de tous ces assoiffés de la belle nature.

2. Comment s'appelle ce genre de véhicule que l'on trouve ordinairement dans les gares ? — Un *diable*.

2a. Qu'a-t-on placé sur ce diable ? — Une *malle* (ne pas confondre avec une "valise").

3. Que fait ce préposé aux bagages ? — Le *chargement* et le *déchargement* des malles, caisses et colis de toute sorte.

4. Où le citadin préfère-t-il s'installer durant la saison de l'été ? — Dans la bonne et fraîche forêt toute parfumée de l'odeur des bois. Il y élève une tente. C'est là, qu'avec un compagnon, il passera sa quinzaine de vacances, loin du brouhaha de la ville, du grondement des tramways et des ahurissants appels téléphoniques.

5. Donnez un moyen agréable de passer l'après-midi d'une chaude journée. — Dans une pièce fraîche, protégée contre les rayons du soleil par une *banne* (A), près d'un vase de fleurs fraîchement coupées.

6. Quel est l'avantage du *gobelet pliant* ? — Il permet à l'excursionniste de satisfaire sa soif aux sources d'eau cristalline qui dorment sous la mousse, eau cent fois plus savoureuse que toutes les mixtures que servent les limonadiers de la ville.

7. Qu'y a-t-il ordinairement à la queue d'un grand train de voyageurs ? — Un *wagon observatoire*.

8. Que charge-t-on sur ce *wagonnet* de gare ? — Malles et colis devant être conduits au fourgonnet à bagage. A chaque extrémité du wagonnet, il y a des *ridelles* (AA).

9. Avec quoi ce touriste ingénieux s'est-il improvisé une *crémaillère* ? — Avec deux branches d'arbre fourchues qu'il a fichées dans le sol.

10. Pourquoi, à cette époque de l'année, y a-t-il tant d'activité dans la campagne ? —

A cause de la fenaison. Les cultivateurs travaillent fébrilement à engranger leur foin. Ils profitent pour cela des beaux jours, alors que le soleil ardent sèche rapidement le foin qu'ils ont coupé avec leur faucheuse mécanique. Quand les granges sont remplies, ils mettent le foin en gros tas dans les champs. C'est ce qu'on appelle des *meules*. Les tas plus petits, que des hommes, à l'aide d'une fourche, chargent dans des fourragères, s'appellent *veillottes* (A).

11. De quoi est composé le *store* ? — De lamelles de bois que l'on abaisse en laissant s'allonger la corde qui tient les lamelles enroulées.

12. Quand l'air calme et chaud devient étouffant, avec quoi peut-on se créer une brise artificielle ? — Avec un *éventail électrique*.

13. Qu'est ceci ? — Une *banne*.

14. Quel est ce meuble léger ? — Une *chaise-hamac* ou *dorlotine* (ce nom est une jolie trouvaille). Des *crans* (A) la fixent à l'inclinaison voulue.

15. Qu'est ce banc portatif ? — Un *pliant*.

16. A quoi suspend-on ces fauteuils-balançoires ? — Aux *marquises* qui surplombent les vérandas.

17. Où place-t-on ces bancs légers ? — Sous les arbres.

18. Quel est le nom de ce genre de fauteuil ? — Un *fauteuil rustique*.

19. Et de celui-ci ? — Un *fauteuil pliant*.

20. De quoi est surmontée cette balançoire ? — D'un *tendelet* (A).

21. Cette crème glacée est-elle bien populaire ? — Il s'en consomme énormément.

22. Boire avec une *paille* est-il avantageux ? — C'est moins conforme à l'étiquette que de boire avec un verre, mais c'est plus hygiénique et plus désaltérant.

23. Que comptent ces trois amateurs de sport ? — D'aller faire une partie de golf.

24. A quoi peut s'accrocher un *hamac* ? — Aux colonnes qui supportent une marquise ou à deux arbres assez rapprochés.

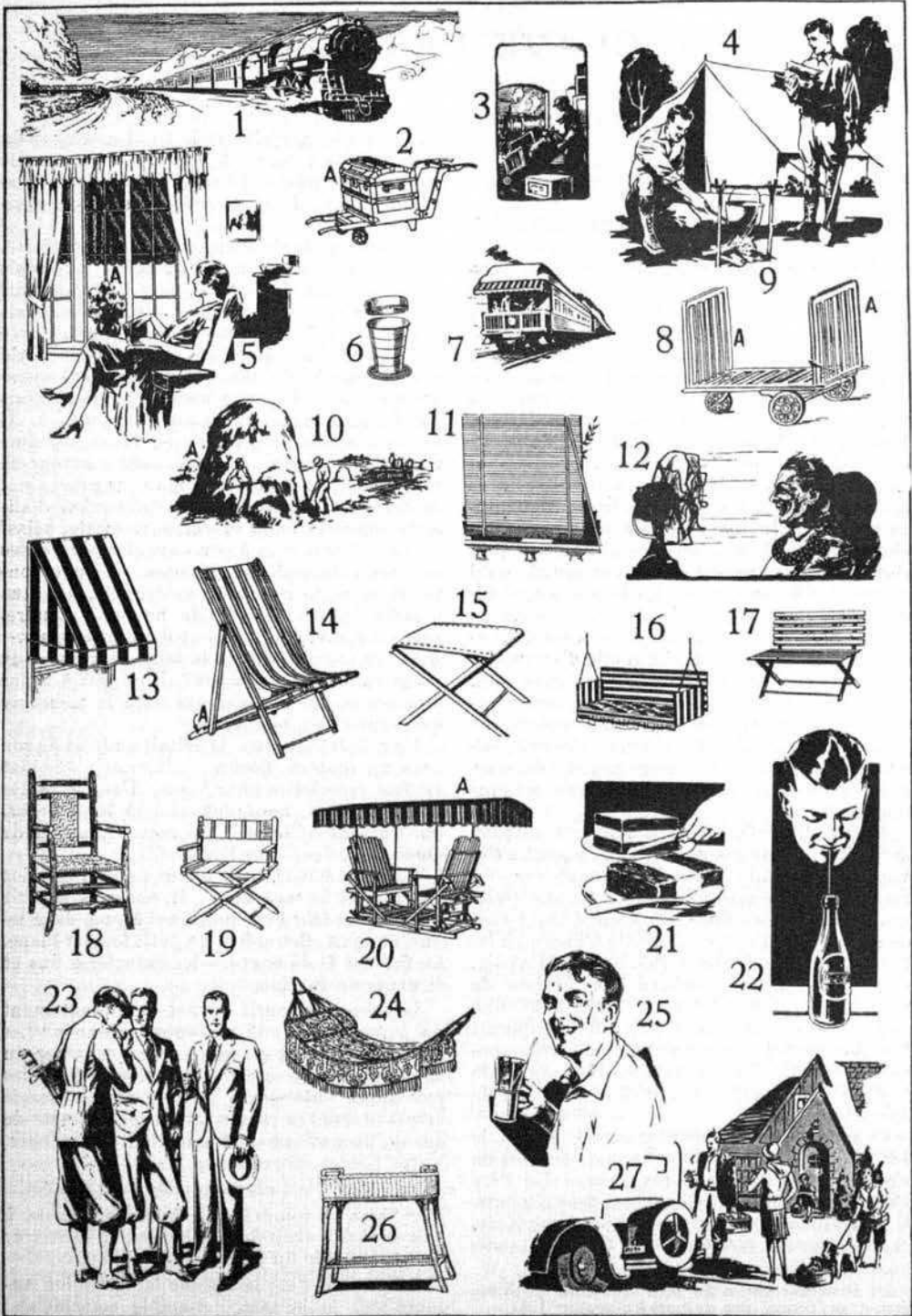
25. Les sœurs incommodes-elles beaucoup ce jeune homme ? — Il semble s'en réjouir.

26. Quel est ce petit meuble ? — Un *porte-fourgères*.

27. Qu'organise-t-on pour les jours de congé, comme la fête de Dollard, la fête du Roi ou de la Confédération ? — Une excursion champêtre, mais, le 24 juin, le vrai patriote ne s'absente pas de la ville. Il ne veut pas manquer le défilé de la *Saint-Jean-Baptiste*.

L'abbé Etienne BLANCHARD

LA CHAUDE SAISON



FEUILLETON DE L'"OISEAU BLEU"

L'ESCLAVE DES AGNIERS⁽¹⁾

(suite et fin)

VIII

UNE NOUVELLE LETTRE DE PERRINE

Charlot voyait s'écouler juin avec une désespérante lenteur. La lutte qu'avait subie son cœur contre lequel étaient venus se liguer sa raison, les conseils d'esprits d'élite, la sagesse expérimentée des religieux qui l'aimaient et le protégeaient, avaient peu à peu miné sa constitution débile. Il avait dû s'aliter quelques jours avant l'arrivée du Père Antoine Daniel. Le bon Jésuite à son arrivée, le 22 juin, avait consenti à une longue entrevue avec le convalescent. Il lui avait révélé la présence, à la mission de Saint-Joseph, de la jeune Algonquine qu'il aimait. Il la comptait parmi ses catéchumènes. Mais Charlot ne pouvait plus s'attendre à la trouver docile aux projets qu'il nourrissait à son égard. La bonne petite Algonquine comprenait, bien que son cœur en eût souffert, certes, qu'elle ne devait plus songer à son frère blanc, si loin, si loin d'elle maintenant, mais épouser et aimer l'un de sa race. Même ce mari futur existait déjà. Alors, pourquoi Charlot irait-il bouleverser tous ces cœurs ? Pour les uns l'oubli viendrait ou du moins l'apaisement vis-à-vis d'une trop grande douleur. Pour les autres, la déception serait presque cruelle..."

Le Père Daniel avait parlé avec cette onction des saints si émouvante. Il apparaissait s'élevant au-dessus de toutes les contingences humaines, et cela, avec une simplicité, une vérité qui laissaient bien voir l'héroïsme de sa vie et de sa vertu. Puis, il avait quitté Charlot en lui promettant de prier pour qu'il recouvrât la paix. Car le père n'était accouru à la Maison de Sainte-Marie, en cette fin de juin 1648, que pour "vaquer à Dieu seul", s'y adonner pendant huit jours aux *Exercices spirituels* de la Compagnie de Jésus, puis retourner aussitôt, sans même le délai d'un jour, vers son cher troupeau de Saint-Joseph.

Charlot, la mort dans l'âme, avait assisté, le 1er juillet, au départ du religieux. Un peu de révolte paraissait dans ses yeux. Le Père Daniel sembla deviner tous ces mouvements. Il posa soudain, avec une bonté encourageante, sa main gauche sur l'épaule de Charlot, tandis

que la droite traçait sur le front assombri du jeune soldat le signe de la croix. Un sanglot monta à la gorge de Charlot. Il se releva vivement, puis s'enfonça bientôt dans le bois avoisinant.

Le lendemain de ce départ un peu précipité, semblait-il à tous, un beau soleil répandait partout sa lumière et sa joie. Un vent frais soufflait doucement. Charlot, dès l'aube, avait quitté la Maison Sainte-Marie. Il avait erré au hasard dans la forêt. L'on avait parlé d'une journée de pêche fructueuse à entreprendre; mais le jeune homme ne se souciait pas de faire partie du groupe des canotiers. Il ne s'expliquait pas pourquoi, mais son âme s'agitait et vibrat. Il sentait rôder autour de tout son être l'ombre d'un malheur prochain... Il cherchait à secouer cette impression d'auteurs depuis la veille au soir, sans succès, hélas!

Il s'entendit tout à coup appeler par un des serviteurs dévoués des Jésuites. Un peu contrarié de cette poursuite indésirable, le jeune homme feignit d'abord de ne pas entendre. Puis, il se ravisa. Ne fallait-il pas être raisonnable et tourner le dos à la solitude comme aux rêves vains et douloureux ? Il se prit à siffler doucement, en se dirigeant vers le messager qui approchait toujours.

Bientôt il l'aperçut. Il agita au bout de son bras un rouleau d'écorce. Il cria: "Soldat Le Jeal, une lettre pour vous. Une lettre des Trois-Rivières, nous ont déclaré les Hurons, qui arrivent à l'instant des postes lointains de Québec et des Trois-Rivières".

En deux bonds, avec un cri de joie, Charlot eut rejoint le messager. Il remercia et prit d'une main fébrile le rouleau d'écorce dans lequel était en effet enfoui un petit feuillet blanc. Ce feuillet était couvert des caractères fins et élégants de Perrine.

Le messager sourit devant le contentement du jeune soldat. Il prit congé, disant: "Les Pères vous prient de ne pas vous troubler au sujet du repas de ce midi. Tenez, voici quelques provisions. Mangez à l'ombre de ces grands arbres et lisez et relisez à loisir cette lettre de quelqu'un qui vous est sans doute bien cher. Votre figure est radieuse.

— Certes ! C'est ma sœur chérie qui m'a écrit.

— Alors, je comprends... Au revoir, donc, à ce soir pour le salut de cinq heures, en l'honneur de la belle fête du jour.

— Oui, oui, c'est la fête de la Visitation aujourd'hui, je le sais. Aimable coïncidence!

(1) Deuxième partie du récit: *A l'École des Héros* paru dans *L'Oiseau bleu*, de mars à décembre 1931.

J'ai aussi, par la grâce de Notre-Dame, ma visitation... la lettre de ma Perrine.

Le donné des Jésuites s'éloigna. Charlot brisa le cachet de la petite missive et lut ce qui suit :

Mon frère bien-aimé,

J'ai longtemps hésité à t'envoyer ma lettre... Si le messager qui te la remettra n'était venu deux fois me prier de ne pas me gêner au sujet des messages à envoyer chez les Hurons, il est probable que tu ne la tiendrais pas entre tes mains en ces premiers jours de juillet.

Pourquoi? me demandes-tu, pourquoi?

"M'en voudrais-tu, ma sœur, au point de me faire souffrir durement?"...

Non Charlot, erois-le bien, je ne t'en veux pas, je ne t'en veux pas, d'avoir préféré le jeune et premier amour qui te dévorait le cœur à ta calme et sérieuse sœur, qui t'aimera toujours tendrement, quoi que tu fasses, quoi que tu dises... N'ai-je pas promis à notre douce petite maman, partie si tôt pour le Ciel, de la remplacer auprès de toi, et chaque fois que je le pourrais... Ce que ma bouche enfantine énonçait jadis, comment mon cœur raisonnant de vingt ans n'y voudrait-il pas souscrire? Non, Charlot, il y a autre chose...

Il y a... ma détresse! Frère, *Jean n'est plus*. Entends-tu, Jean Amyot, ce compagnon aimé de ma jeunesse, il est mort! Mort! Mon Dieu!... Mon Dieu!... Cela ne me semble pas encore possible. Lui, si brave, si prudent, rempli d'expérience et de sagesse, habile à tous les arts du canotier, s'être noyé! Noyé avec François Marguerie! sous nos yeux mêmes! Et puis, Charlot, je le dis en ce moment, non plus en rougissant, mais en pleurant... qu'il était aimant et bon pour ta Perrine! Nous attendions ton retour pour t'annoncer la nouvelle... de notre union prochaine... Pauvre, pauvre Jean! Il t'en voulait de retarder notre bonheur par ton goût, ta recherche des aventures. Mais je lui répliquais chaque fois avec un soupir qu'il fallait t'excuser parce que tu ignorais cet amour de ta Perrine... que je ne t'avais pas avoué parce que je n'osais me l'avouer à moi-même, avant que les circonstances ne m'y aient pour ainsi dire forcée.

Mais reprenons d'un peu plus haut... Oh! attends, attends... mon chéri... que j'essuie d'abord mes larmes... Elles m'aveuglent. Oh! Jean, mon bien-aimé, vois comme ma douleur brûle. Mais dis, dis, elle ne te tourmente pas, Là-haut... Si cela était... pardonne-moi, prie pour moi. Je n'ai plus de forces, moi...

Charlot, la peine me fait délirer, n'est-ce pas? Songe donc, il n'y a pas trois semaines encore, Jean était auprès de moi, gai, épressé, affectueux, sans le moindre pressentiment de l'approche de la grande voleuse de bonheur: la mort!

Nous avons été trop heureux durant les jours clairs et chauds de mai. En mars et en avril, nous nous étions séparés. Jean était parti des Trois-Rivières pour Québec, le 23 mars, si je me le rappelle bien. En tout cas, il arrivait à Québec le 27 en compagnie de trois Hurons qui lui étaient dévoués jusqu'à la mort, à chaque occasion nouvelle. Sais-tu qu'ils ont pu faire du canot jusqu'au Cap Rouge? Mais Jean était coutumier de ces prouesses, au départ des premières glaces sur le Saint-Laurent...

Et comme il se couvrit de gloire à son dernier voyage à Québec!... Avec sa bonne humeur habituelle, et pour un peu distraire les quelques Hurons de Québec et de Sillery, Jean ne les provoqua-t-il pas tous à la course, soit avec des raquettes aux pieds, soit sans raquettes. Tu connais nos Hurons, et la bonne opinion qu'ils ont de leur mérite. Ils s'empressèrent d'entrer en lice avec Jean. Oh! leur profond dépit de se voir vaincus les uns après les autres. Dépit de courte durée vis-à-vis de l'aimable gaieté de Jean. Elle eut le don de ramener le sourire sur les fronts, même des plus récalcitrants, ceux des vaniteux par exemple...

Mais si Jean était ainsi descendu à Québec c'était pour obtenir congé de monsieur le Gouverneur de mener une escouade de Français contre les Iroquois... Toujours brave et généreux comme un lion, notre Jean!

Le 22 mai, veille de sa mort, nous avions passé une soirée attendrissante. Tous les deux, en devisant avec affection de notre avenir, nous nous étions rendus à l'emplacement où s'amoncelaient les matériaux destinés à la construction de notre nid familial. Le Père Buteux vint à passer et sourit en nous voyant. Puis, il nous adressa quelques mots.

"Eh bien! mon bon Amyot, vous voilà en train de devenir un bon habitant des Trois-Rivières? Votre gîte s'éleva ici?"

—Je l'espère, mon Père, répondit gaiement Jean, à moins que les hasards de la guerre n'en décident autrement.

—Oui, oui, reprit le Supérieur des Trois-Rivières, la Providence nous tient amoureusement dans sa main... Et ce qu'elle décide est la sagesse même.

—Mon Père, dis-je avec un peu de reproche dans la voix, ne croyez-vous pas que notre jeune bonheur mérite protection et doit un peu trouver grâce...

—Nous prions pour qu'il en soit ainsi, ma chère enfant...

—En tout cas, mon Père, et vous aussi Perrine, sachez bien ceci... Et les yeux de Jean, étranges, mystérieux, se fixèrent soudain au loin... "*Sachez que s'il arrive que je meure, je désire que ces bois et les autres matériaux que je dispose pour me faire bâtir une maison soient*

*appliqués pour faire dresser une petite chapelle à l'honneur de saint Joseph...*¹

—Jean, Jean, repris-je, en tressaillant, car je ne sais quel froid subit pénétrait jusqu'au fond de mon cœur, pourquoi parler ainsi, je suis près de vous, vous savez, heureuse, confiante...

—Perrine a raison, reprit le Père Buteux, il faut de l'espoir, du sourire autour de votre affection que Dieu bénit, et moi aussi..." Puis le Père s'éloigna.

—Allons, allons, s'exclama alors Jean en secouant doucement mon bras qu'il passa ensuite avec tendresse sous le sien, il ne faut pas, Perrine, prendre toutes choses avec cette sensibilité alarmée... Vous devenez facilement la proie de la mélancolie, mon amie...

Hélas! Charlot, n'avais-je pas raison de protester, de frémir, de me plaindre... Et pourtant, oh! que tout mon être était loin de s'attendre au deuil affreux, à la douleur poignante du lendemain... Je pleure, Charlot... je pleure en ce moment, tout comme si tu étais près de moi à m'écouter. Mais que mes larmes sont lourdes... elles se pressent, elles glissent malgré moi! Jean, Jean, me vois-tu, toi, en cette agonie du cœur qui dure depuis trois semaines... elle me brise, elle me courbe tout l'être... Frère, si du moins tu étais ici! Jean et toi, vous êtes si bien la respiration même de mon cœur... Ne reviendras-tu pas bientôt?

Mais je veux reprendre le récit du calvaire que j'ai gravi...

Le 23 mai fut une journée d'apparence assez orageuse. Toute la matinée, de gros nuages, accompagnés de vent, se reflétaient sur la surface houleuse du fleuve. Jean vint me saluer un moment vers midi. François Marguerie l'accompagnait. Il s'était incliné aimablement devant moi, puis retiré à l'écart. Je montrai de la surprise.

—Jean, où donc allez-vous, avec le chef des interprètes?

—A une expédition d'une couple d'heures, peut-être. Un groupe d'Algonquins nous attend de l'autre côté du fleuve.

Je fus aussitôt toute inquiétude. "Que dites-vous là, Jean! Vous n'allez pas, François Marguerie et vous, traverser le fleuve. Le temps est loin d'être sûr.

—Mais non, Perrine, voyons, tout se calme, tout est calme, je vous assure...

—Et si le vent reprend, si...

—Ah! ah! ah! se mit à rire de bon cœur Jean, que deviendrions-nous en ce pays, s'il nous fallait ainsi mesurer chaque geste... A la grâce de Dieu, mon amie!

—Bien, répondis-je, rassurée comme à l'ordinaire par le bel optimisme de Jean.

—Perrine, dit soudain plus gravement Jean, votre sollicitude dont je plaisante pour ranimer votre courage m'est bien chère, allez, bien douce... Je l'emporte avec moi lorsque je vous quitte. C'est ma fleur de tendresse... son parfum me réconforte longtemps... Perrine, ma bien-aimée, merci de...



—Vite, Jean, profitons du vent favorable", cria en ce moment Marguerie...

Et Jean partit. Son regard se posa une dernière fois sur moi avec douceur avant de descendre la falaise. Sa main esquissa un geste d'adieu... Ce fut tout.

"Oh! pourquoi, pourquoi, ne fais-je que répéter depuis ce temps, n'être pas descendue avec lui sur la grève, n'avoir pas examiné avec soin le canot dans lequel il s'embarquait. Sa bravoure insoucieuse, je n'aurais pas dû fermer les yeux sur elle. Oui, pourquoi, pourquoi?"

Ah! que nous restons durs comme du roc, souvent à l'approche imminente d'un grand péril... qui menace tout notre être...

Je m'étais rendue, Charlot, au contraire, immédiatement après avoir vu disparaître Jean, auprès de Mme de Cordé. Je bavardais gaiement avec elle lorsque, moins d'une heure plus tard, des pas précipités se firent entendre dans le grand corridor du Fort. On s'interpel-

¹ Paroles authentiques de l'interprète Amyot, peu avant sa mort. Amyot avait une dévotion extraordinaire pour le patriarche saint Joseph.

lait. Notre bon Commandant soudain donna des ordres d'une voix puissante.

Aucun pressentiment ne me serra pourtant encore le cœur.

Cependant, le bruit des pas nombreux, des appels de toutes sortes continuait.

"Qu'y a-t-il? me demanda Mme de Cordé. On semble bien agité là-bas, Perrine!

—Soyez-vous que je m'informe, Madame?

—Mais oui, Perrine.

Je sortis. Je me rendis près du grand escalier. Personne ne prit garde à moi. Soudain, une porte s'ouvrit en bas tout près. Un soldat en sortit précipitamment en criant: "Très bien, lieutenant, nous allons tenter l'impossible pour les sauver... Mais ce diable de fleuve vous a une houle..."

Je poussai un cri de désespoir... Mon Dieu! Qu'est-ce que j'entendais là!...

Je sortis en courant du Fort. Ai-je donc volé, grâce à cette force nerveuse que ma douleur quintuplait. En un rien de temps, je fus sur la grève. Je m'accrochai d'un geste fou au bras du Commandant La Poterie.

—Commandant, dis-je, la voix oppressée, les yeux agrandis par l'épouvante, Jean, mon Jean ne va pas se...

—Ma bonne petite, dit celui-ci que ma détresse atteignait au cœur, espérons encore... Nos interprètes sont vaillants et adroits... Ils vont peut-être en sortir, malgré tout."

Mais la foule soudain poussa un cri de détresse... "Le canot s'entr'ouvre... Mon Dieu! Ils sont finis... Quel malheur!"

Je n'en entendis pas davantage. Je m'évanouis, mon frère.

Lorsque je sortis de la nuit profonde que ma défaillance avait étendue autour de moi, je fus lente à tout me rappeler. Mon cœur me semblait pris dans un étau insupportable. Je bougeai, mais n'ouvris pas les yeux.

Mme de Cordé parla près de moi. Oh! quelle voix tremblante et mouillée de larmes la douce protectrice de mon enfance fit entendre. Elle me fit tressaillir profondément et provoqua, je suis sûre, la terrible crise de larmes qui me sauva la vie...

La voix un peu chevrotante gémissait: "Commandant, notre pauvre petite revient à elle. Enfin!... Oh! laissez-nous toutes deux. C'est sur mon cœur, mon vieux cœur qui connaît bien la douleur que je veux qu'elle s'éveille et se presse... Il faut qu'elle pleure..."

"Oui, oui, criai-je, en me soulevant et en lui tendant les bras... votre Perrine souffre tant, tant... Oh! Jean! Jean! mon bien-aimé!..."

Et j'éclatai en sanglots violents, Charlot, des sanglots à vider tout mon cœur, tout mon esprit... puis la détente nerveuse s'étant produite... je m'endormis, la gorge toujours pleine de

sanglots... sur le cœur de notre vieille et chère protectrice.

Trois jours plus tard, je fus debout. Une résolution inébranlable fortifiait mon cœur. Je voulais aider à retrouver Jean... Car le corps de mon bien-aimé, tout comme celui de François Marguerie, n'apparaissait nulle part.

Je ne pleurais presque plus. Je priais. Je m'accrochais à cet espoir de lui rendre ce service suprême d'une sépulture en terre bénite...

Les recherches durèrent dix-huit jours... Dix-huit jours d'agonie, tu le devines. Enfin, le 10 de juin, il y a trois jours par conséquent, "furent vus leurs corps"... Celui de mon Jean "proche de Sillery, celui de Marguerie, proche de Québec. Tous deux furent enterrés le même jour, l'un à Sillery, l'autre à Québec". Je pars pour Sillery demain matin, Charlot. Je veux aller prier et pleurer sur la tombe de mon bien-aimé. Le Père Buteux, qui m'a entourée de sa sollicitude depuis la noyade de Jean, a eu hier devant nous tous, au Fort, à la nouvelle que les corps étaient retrouvés, des mots qui m'ont touchée et fait un bien profond... Il a dit de Jean: "Mes amis, Amyot, ce brave soldat de saint Joseph, ne vient-il pas de faire, ô miracle, vingt-cinq ou trente lieues de chemin après sa mort, pour être enterré en la résidence de Saint-Joseph de Sillery."¹

Charlot, je clos ici ma lettre. Je te demande de revenir. J'ai besoin en ce moment de ta présence, de ton affection...

Le peux-tu, dis?

Ah! je le sais, ton cœur est pris, toi aussi... Mais amène ici cette bonne et fière petite Algonquine. A cause de toi, je la chérirai comme une sœur. Je veillerai, j'affinerai, j'ornerai, si elle le veut, son jeune esprit... Elle deviendra, j'en suis sûre, et en peu de temps, digne de toi, de nous tous...

Reviens, Charlot, de grâce, reviens... coûte que coûte...

TA PERRINE

Les Trois-Rivières, 15 juin 1648.

Lorsque Charlot releva la tête, ayant fini de lire la touchante missive de sa sœur, sa pâleur, le trouble de ses yeux trahirent les plus vives les plus diverses émotions.

Mais ce ne fut que durant quelques instants. Une résolution ferme et courageuse pour lui, comme pour sa sœur, fit place et donna à tout son être un élan irrésistible. Il regarda le soleil. A considérer sa marche, il jugea qu'il pouvait être tout près de deux heures de relevée. Il mangea et but rapidement; puis, en-

¹ Paroles authentiques, non du Père Buteau, cependant, mais du Père Jérôme Lallemant dans *La Relation* de 1648.

tendant un bruit de feuilles froissées, dans un fourré, non loin de lui, il s'immobilisa et attendit.

Un Huron déboucha à sa droite. Charlot l'appela et le chargea de ce court message verbal pour le Père Raguenau. "Dis au bon Père, prononça-t-il clairement en la langue huronne, que tu m'as vu en route pour la mission de Saint-Joseph. Je serai de retour dans quatre jours au plus tard. Car, *je veux*, n'oublie pas ceci, *je veux* reprendre sans faute la route des Trois-Rivières, avec les messagers hurons qui repartiront d'ici vers cette date, je le sais. Va, va, maintenant, mon ami, vers le Père et compte sur une récompense de Charlot, dès qu'il sera revenu de la Mission de Saint-Joseph.

IX

LA JOURNÉE DU 4 JUILLET 1648

Charlot marcha jusqu'à ce que l'épuisement vint. Il pouvait bien être minuit. De lourds nuages couvrirent la lune et voilèrent la clarté indispensable pour se diriger dans le bois qu'il traversait. Il se décida à dormir durant quelques heures, à l'ombre d'un pin immense. L'air était chaud, même un peu lourd.

Avant de s'abandonner au sommeil, Charlot s'assura que ses pistolets chargés étaient bien à la portée de sa main, quoique dissimulés sous une couche improvisée de feuilles tendres, arrachées au bouleau voisin. Puis il ouvrit son paquet de provisions. Les Pères de la Maison de Sainte-Marie avaient été généreux, il y avait là de quoi subsister tout le lendemain... Un sourire erra un instant sur les lèvres du jeune soldat. Toutes les circonstances, même les plus infimes, semblaient aider à l'exécution de son projet de voir un instant sa chère Fleur-de-Lis avant de retourner aux Trois-Rivières. Il s'endormit bientôt. A son réveil, il s'aperçut, honteux, que le sommeil l'avait terrassé pour plus longtemps qu'il ne l'aurait souhaité... Il devait être certes, près de midi. Un nuage de contrariété couvrit le front du jeune homme qui se rendit compte qu'il ne frapperait à la porte de la cabane du Père Daniel que le lendemain matin...

Il se garda bien à l'approche de la nuit de se tapir aussi confortablement que la veille. Il se contenta de dormir une heure ou deux appuyé à un vieux tronc d'arbre, non sans avoir glissé cependant sous sa tête son manteau replié.

Le lendemain matin, aux premières lueurs de l'aube, un bruit de voix non loin de lui le tira brusquement du sommeil. Il se garda de bouger, attentif au point que pas une syllabe des mots échangés n'aurait pu lui échapper. Hé! qu'était cela, on s'exprimait en la langue

iroquoise particulière aux Agniers. Soudain, un frisson d'horreur et d'épouvante secoua tout le corps amaigri du jeune soldat.

L'un des Iroquois disait à l'autre, d'une voix féroce:

"Hé! hé! mon frère, vois là-bas les nôtres. Ils arrivent au pied du mur de ces chiens de Hurons.

—Ah! ah! ah! s'exclama l'autre, nos ennemis vont en faire des grimaces tout à l'heure. Nous les tuons tous. Pas un ne pourra échapper. Notre attaque a été trop habilement et longuement préparée. Allons, allons, courons les rejoindre. Je veux à ma ceinture accrocher bien des chevelures. Je vise surtout à m'emparer de celle du Père de la prière.

—Tu ne le pourras, répondit l'autre, qui vérifiait le nombre de ses flèches, nos sagamos vont se réserver cet honneur. Quel ambitieux fou devient mon frère, à chaque nouveau combat.

—Qu'en peux-tu dire? Qu'en peux-tu dire... Mais partons, et au pas de course.

—Oui, les cris de nos frères vont être poussés bientôt.

Charlot attendit qu'ils se fussent vraiment éloignés pour se mettre debout. Il se sentait plus mort que vif.

"Mon Dieu! mon Dieu! C'était donc à l'assaut de la Mission de Saint-Joseph que se rendaient tous ces diaboliques Iroquois".

"Que faire? se disait Charlot, que tenter pour prévenir tous ces braves gens en péril de mort! Et le saint Père Daniel? Et, ô douleur, Fleur-de-Lis, où se tient-elle en ce moment?"

Charlot, les dents serrées, tout son être contracté par l'angoisse, la rage, la douleur, ne pouvait cependant qu'avancer lentement en se dissimulant tantôt derrière un arbre, tantôt dans l'arbre même. Il vit, le cœur serré à en mourir, les Iroquois escalader soudain le mur de pieux, après avoir poussé leurs terribles cris de guerre. Il entendit les premiers cris de détresse des Hurons terrifiés par cette attaque sanglante et imprévue.

Enfin, lorsqu'il aperçut le dernier Iroquois sauter par-dessus la palissade, il sortit de sa cachette et se mit à courir dans la direction du Fort, mais vers la porte du Sud.

Il constata bientôt, avec un profond soupir de soulagement, que de ce côté, du moins, l'issue était encore libre. Des Hurons, hommes, femmes et enfants en sortaient à la hâte, gagnant les bois.

Rasant les murs, Charlot parvint à se glisser, à un moment propice, dans le Fort même. Il prit la route de la chapelle, pistolets au poing, regardant avec soin à droite et à gauche. Il se heurtait aux Hurons, qui fuyaient en nombre de plus en plus grand. Enfin, il put entrer par une porte de côté dans la chapelle.

O le spectacle inoubliable que Charlot vit

là! Le Père Daniel se tenait près du tabernacle, debout, revêtu du surplis et de l'étole. Calme, rempli d'une force surnaturelle qui rayonnait et en imposait à tous, "il baptisait les uns, donnait l'absolution aux autres et les consolait tous de l'espérance la plus douce des saints, n'ayant d'autres paroles en bouche que celles-ci: "Mes frères, mes frères bien-aimés, nous serons aujourd'hui dans le Ciel".¹

Soudain, d'horribles clameurs éclatèrent tout près de la chapelle. Sans doute, les Iroquois venaient d'être avertis que les plus belles captures se trouvaient encore à la chapelle, où les Hurons, en grand nombre, se massaient sans doute autour du Père.

A ces bruits terribles, dont la signification n'échappait à personne, le Père Daniel se redressa, sa figure revêtait cet éclat extraordinaire des saints accueillant le martyr pour eux d'abord, afin de sauver le petit troupeau confié à leurs soins. Il dit, scandant chaque mot avec une affection toute céleste: "Fuyez, fuyez mes frères, et portez avec vous votre foi, jusqu'au dernier soupir. Pour moi, je dois mourir ici, tandis que j'y verrai quelques âmes à gagner pour le Ciel: et y mourant pour vous sauver, ma vie ne m'est plus rien. Nous nous verrons dans le Ciel."²

Charlot, avec un cri de douleur et d'admiration vit alors l'héroïque Jésuite sortir de la chapelle du côté où bondissaient en hurlant, les Iroquois. Avant que la porte se refermât, Charlot eut le temps de constater que ceux-ci s'arrêtaient, reculaient même, interdits, médusés devant le courage extraordinaire du Père. Mais ce fut court. Et la porte était à peine refermée que l'on entendit les flèches siffler de partout, criblant le corps du missionnaire, qui ne tomba pourtant que sous le coup mortel d'une arquebuse "le perçant de part en part tout au milieu de la poitrine". Le Père eut encore la force vaillante de prononcer le nom de Jésus en expirant...

Ce fut aussi hélas! presque à ce moment que Charlot eut à la fois le bonheur et la douleur d'apercevoir, priant à deux pas de lui, Fleur-de-Lis, la petite Algonquine, toujours si chère à son cœur.

Il bondit à ses côtés. Il la saisit dans ses bras; revêtu d'une force nerveuse incroyable, il s'enfuit en courant, tenant le cher fardeau tout contre son cœur.

Courut-il quelques secondes, ou durant de longues heures? Jamais Charlot ne put vraiment le savoir. Il atteignit sans trop d'encombre un bois assez rapproché de la Mission.

Doucement, il déposa la jeune fille au pied d'un arbre. Elle était évanouie. Son saisisse-

ment avait été terrible en apercevant Charlot. Elle nécessitait des soins immédiats.

Le jeune soldat prit dans le sac qu'il portait en bandoulière une petite gourde. Un reste de cordial s'y trouvait. Il le fit avaler à la jeune fille qui ouvrit les yeux.

"Fleur-de-Lis, ma bien-aimée, s'empressa de dire tout bas Charlot, ne parlez pas, ne bougez pas... Vous êtes trop faible encore; et puis, petite, le péril nous entoure... Je veille sur vous. Cher cœur, nous voilà réunis... Oh! plus jamais je ne vous laisserai vous éloigner de moi, plus jamais..."

L'Algonquine regardait avidement Charlot. Quelle tristesse recelait son regard aimant, si profondément expressif en cet instant. Au bout de quelques minutes, elle détourna en soupirant les yeux, puis se mit debout.

"Pourquoi ma sœur n'em'obéit-elle pas? murmura Charlot avec reproche, et en saisissant la main de la jeune fille qui voulait s'éloigner, cela était évident

—J'ai promis au Père de la Prière de ne plus penser à mon frère blanc... et... je suis la promise d'un sagamo de ma tribu; il demeure de l'autre côté du grand lac. Il viendra bientôt me... réclamer... La jeune fille, dont les larmes voilaient les yeux, eacha soudain sa tête entre ses mains et fit quelques pas pour fuir.

Charlot la ressaisit. "Fleur-de-Lis, dit-il gravement, vous ne m'échapperez pas ainsi. Nous avons à causer longuement, ma sœur et moi, avant de nous séparer... si nous nous séparons, dit avec défi Charlot. Je n'y consens pas moi.

Mais nous ne pouvons nous expliquer ici et en ce moment. Voyez, voyez... le bois est envahi par des Hurons maintenant. Ciel! les Iroquois nous aperçoivent... Fuyons, fuyons, Fleur-de-Lis..."

X

LA FIN TRAGIQUE

A ce moment, en effet, les pauvres sauvages affolés couraient à travers le petit bois, chacun ayant à sa poursuite un ennemi qui leur décochait perfidement des flèches, pour ralentir leur marche. Les cris devinrent partout horribles.

Charlot fit feu sur deux Iroquois qui les ayant aperçus, accouraient vers lui en poussant des cris de joyeuse férocité. Il les vit tomber. Satisfait d'être ainsi délivré, il glissa un mot d'encouragement à sa compagne. Ne fuyait-il la main dans la main de l'Algonquine? Tout à coup, celle-ci poussa une exclamation de détresse. Avec une rapidité que le jeune homme n'aurait pas crue possible de la part de la délicate enfant, elle se jeta devant lui, et reçut en pleine poitrine la décharge d'une

¹ Voir *La Relation* de 1649.

² *Ibid.*

arquebuse qu'un troisième Iroquois avait tiré, espérant abattre Charlot et venger les siens.

Fou de douleur et de colère, Charlot tua cet agresseur qui se préparait à frapper de nouveau, puis vint s'agenouiller près de Fleur-de-Lis.

Un filet de sang coulait déjà, quoique lentement, de son côté. Sa pâleur était telle que Charlot la crut morte. Il se pencha, voulant s'assurer si son cœur battait ou ne battait plus.

Mais elle ouvrit à cet instant les yeux. Il y avait un mélancolique bonheur dans le fond de ses prunelles d'agonisante.

Charlot voulut parler, mais un rauque sanglot paralysa les mots dans sa gorge.

"Mon frère... veut-il... se pencher? Je puis... à peine... parler", dit l'Algonquine.

Le jeune homme obéit.

"Je... suis... heureuse... dit la mourante. Je meurs pour mon frère. Je l'aime... plus que ma vie...

—Fleur-de-Lis, ne me quittez pas... O mon Dieu, mon Dieu... ayez pitié de nous!

—Mon frère... oui... Dieu a pitié... Je suis chrétienne... je vous reverrai Là-haut... Je vous aime... je vous...

Et, dans un dernier souffle, la petite Algonquine rendit l'âme.

Charlot lui ferma les yeux en gémissant et en priant. Puis, se relevant, il regarda autour de lui. Sa pâleur, sa gravité, le déchirement de son regard faisaient mal à voir. Mais le jeune homme voulait s'assurer que tout danger immédiat était fini, qu'il pouvait confier à la

terre, lui, lui seul, avec soin, avec amour, la dépouille de celle qu'il avait tant aimée et qui venait de donner sa vie pour lui.

Il vit que les scènes de carnage avaient cessé. Des cabanes brûlaient encore. De temps à autre de grands cris de détresse étaient poussés des lieux du combat. Mais les Iroquois s'éloignaient peu à peu de ce petit centre de désolation et de ruines fumantes qui avaient été le théâtre de leurs exploits.

Son pénible et saint devoir de sépulture accompli, Charlot, lentement, les yeux brûlés par des larmes qui ne montaient que trop rarement sous ses paupières, reprit le chemin de la Maison de Sainte-Marie. Il titubait ou se mettait à courir comme un être traqué, à demi-fou.

En son pauvre cœur torturé, désespéré, seul le souvenir de Perrine subsistait. Il s'y accrochait comme au moyen suprême de salut. "Perrine, Perrine, appelait-il, ma sœur, je souffre... je souffre! Tout me manque. Dis, toi, du moins, tu ne m'abandonneras jamais, jamais. Je vais vers toi... Je vais vers toi! Reçois-moi sur ton cœur. Il gémit, il agonise tout comme le mien, ton cœur, n'est-ce pas? ma sœur bien-aimée?..."

"Perrine, oh! que la route qui me mène vers toi est longue, crucifiante!... Perrine, quand nos deux cœurs douloureux se retrouveront, ils se riveront l'un à l'autre, dis? Sœur chérie, je viens, je viens!"

Marie-Claire DAVELUY

FIN

Baptême de Jésus

Alors Jésus, quittant la ville de Nazareth en Galilée, vint au Jourdain, vers Jean, pour recevoir son baptême.

Jean s'y refusait en disant:

"Mais, c'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous... et c'est vous qui venez à moi!"

"... Souffre-le, pour l'heure présente, lui répondit Jésus, c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice."

Sur cette parole Jean n'hésita plus; et Jésus fut baptisé par lui dans le Jourdain.

Dès qu'il fut baptisé, Jésus sortit du fleuve. Tandis que la foule se faisait baptiser et que Jésus priait sur la rive, soudain les cieux s'ouvrirent: l'Esprit-Saint descendit visiblement, sous la forme d'une colombe et se reposa sur lui. En même temps, une voix du ciel fit entendre ces paroles:

"Celui-ci est mon fils bien-aimé; en lui j'ai mis toutes mes complaisances."

Jésus avait environ trente ans. Il passait pour le Fils de Joseph.



TABLE DES MATIÈRES

Acût-Septembre 1932

Juin-Juillet 1933

A bord du paquebot.....	<i>Marie-Rose Turcot</i>	17
Ah! le beau coup de fusil.....	<i>Le Directeur</i>	34
A la cabane à sucre (poésie).....	<i>L'abbé Arthur Lacasse</i>	226
Autour du rouet.....	<i>Viator</i>	168
Avant-gardes de l'A.C.J.C.....	18, 48, 80, 112, 144, 176, 208, 240, 272, 304	
Avant le jour.....	<i>Michelle Le Normand</i>	130
Avis important.....	<i>Le Directeur</i>	295
Baptême de Jésus.....		314
Bons mots.....	44, 71, 81, 91, 104, 156, 209, 228, 252, 258	
Bourget (Mgr Ignace).....		222
Cartier (Sir Georges-Etienne).....		94
Concours littéraire de l' <i>Oiseau bleu</i>	<i>Le Directeur</i>	150, 199, 292
Concours mensuels.....	28, 61, 93, 124, 157, 189, 221, 253, 284, 317	
Crapauderie.....	<i>ANOURE - Claude Barrère</i>	84
De Penn, Webster et quelques autres.....	<i>Phil. Athély</i>	166
de Saint-Vallier (Mgr).....		30
Des clous!.....	<i>Scientia</i>	264
Des lys... et un petit noir.....	<i>Cousine Fauvette</i>	227
Dévouement.....	<i>Cousine Fauvette</i>	82
Dominica.....	<i>Nicolas de Charriz</i>	231
Dubuc (Sir Joseph).....		126
En architecture.....	<i>Marie-Rose Turcot</i>	53
En Haut.....	<i>Cousine Fauvette</i>	195
En l'honneur de Dollard.....	<i>Viator</i>	258
Fleur de la Prairie.....	<i>Juliette Lavergne</i> ... 89, 117, 148, 181, 212, 245, 274, 297	
Groupe de fillettes.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	46
Histoire de Brisquet, de sa famille et de son chien.....	<i>Charles Nodier</i>	214
Il ne faut pas être trop curieux.....	<i>Edmond Buron</i>	5
Initiative populaire.....	<i>Le Directeur</i>	136, 199
Je vous en supplie.....	<i>Michelle Le Normand</i>	276
La balle au camp.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	238
La bonté.....	<i>Cousine Fauvette</i>	163
La chaude saison.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	306
La classe en beauté.....	<i>Honoré d'Arles</i>	155, 215, 277
La classification des timbres.....	<i>Phil. Athély</i>	67, 146
La culture de la banane.....	<i>P. C.</i>	37
La Fermière (poésie).....	<i>Nérée Beauchemin</i>	38
La grande pitié de trois timbres.....	<i>Phil. Athély</i>	101
La Fontaine (Sir Louis-Hippolyte).....		62
La jeune fille moderne.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	142



Langevin (Mgr Adélarde).....		286
La petite danseuse.....	<i>Claire de Ville</i>	178
La petite souris grise.....	<i>J. S. C.</i>	210
La plus belle chose du monde.....	<i>Michelle Le Normand</i>	16
La rentrée des classes.....	<i>Le Directeur</i>	2
L'automobilisme.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	206
La vieille maison et la fée.....	<i>Blanche Lamontagne-Beauregard</i>	52
La vieillesse.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	110
L'avion du Père Noël.....	<i>Ariane</i>	116
Le bilan de 1932.....	<i>Phil. Athély</i>	197
Le coin du philatéliste.....	<i>Phil. Athély</i> ... 3, 35, 67, 101, 146, 166, 197, 229, 261, 293	293
Légende biblique.....	<i>Cousine Fauvette</i>	114
Le grand cheval.....	<i>Michelle Le Normand</i>	72
Le jeu de tennis.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	270
Le joueur de violon.....	<i>Xavier Marmier</i>	70
Le métier à tisser.....	<i>Viator</i>	196
Le mica.....	<i>Scientia</i>	91
Le nettoyage des timbres.....	<i>Phil. Athély</i>	35
Le petit joueur d'accordéon.....		104
L'Ermite du lac Labelle.....	<i>Edmond Buron</i>	133
Le salut au drapeau.....	<i>Le Directeur</i>	66
L'Esclave des Agniers (feuilleton).....	<i>Marie-Claire Daveluy</i> 23, 55, 87, 119, 151, 184, 216, 248, 279,	308
Le Semeur (poésie).....	<i>Pamphile Le May</i>	258
Le soin du linge.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	174
Le vieux raconteur.....		244
Les beaux timbres de l'Année Sainte.....	<i>Phil. Athély</i>	261
Les bons ménages.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	78
Les cercles des Jeunes Naturalistes.....	<i>Marcelle Gauvreau</i> 9, 41, 73, 106, 138, 169, 183, 201, 233, 265, 300	300
Les fiançailles de l'Algonquine.....	<i>Juliette Lavergne</i>	39
Lulu.....	<i>Marguerite Bilodeau</i>	268
Meilleur (Jean-Baptiste).....		254
Mémoires d'un moineau.....	<i>Cousine Fauvette</i>	290
Noces tragiques.....	<i>Ariane</i>	242
Noël ontarien.....	<i>Michelle Le Normand</i>	98
Nos Chansons populaires.....	<i>E.-Z. Massicotte</i> 13, 45, 77, 105, 137, 165, 194, 269,	296
Nouveaux timbres d'ici et d'ailleurs.....	<i>Phil. Athély</i>	3
Olier (M. Jean-Jacques).....		190
Plessis (Mgr).....		158
Propagande, propagande!.....	<i>Le Directeur</i>	2, 34
Quelques témoignages.....	<i>Le Directeur</i>	2, 34, 71, 188
Résultat du concours littéraire.....	<i>Le Directeur</i>	292
Reviendra-t-il?.....	<i>Cousine Fauvette</i>	50
Rions un peu.....		12, 49, 69, 92, 188
Table des matières.....		315
Une histoire et un conseil.....	<i>Fadette</i>	162
Une petite sainte.....	<i>Cousine Fauvette</i>	20
Une petite sœur des anges.....	<i>Cousine Fauvette</i>	259
Un feuillet de leur vie.....	<i>Cousine Fauvette</i>	131
Un groupe de garçons.....	<i>L'abbé Etienne Blanchard</i>	14
Un sermon de carême.....	<i>Fadette</i>	237
Un trio intéressant.....	<i>Michelle Le Normand</i>	204
Verchères (Madeleine de).....		319
Viger aura-t-il son timbre?.....	<i>Phil. Athély</i>	229
Voici l'hiver.....		104



Concours Mensuels

CONCOURS DE JUIN-JUILLET 1933

1—Quelles étaient les clauses de la capitulation de Montréal en 1760? A quoi est due la perte du Canada pour la France?

2—Logogriphe—

Sur neuf pieds, je suis modeste maison,
Changez mon cœur, je deviens vaste
(chaudron).

3—Métagramme—

Avec un F je dois défendre,
Avec un M je ne fais pas sourire,
Avec un P j'abrite,
Avec un I on ne me reconnaît pas toujours.

Faire parvenir ses solutions au plus tard le 19 juin à

L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent

Concours de juin-juillet 1933 Montréal, P.Q.

RÉSULTAT DU CONCOURS DE MAI

1—Métagramme: Passe, nasse, tasse, lasse.

2—Proverbe: A beau mentir qui vient de loin.

3—a) borgne.

b) manchot.

c) cul-de-jatte.

d) paralytique.

Deux cent cinquante-cinq solutions — dont douze inexactes — nous sont parvenues. Félicitations à tous. Le sort a désigné:

Mlle Marie-Paule Langlois,

5, avenue Déry,
Québec.

Mlle Irène Asselin,

Académie Saint-Joseph,
Saint-Boniface,
Manitoba.

M. Marcell-H. Rivet,

Harris Ave,
Saylesville. R. I.
R. F. D.

Mlle Caroline Roy,

Pain-Court, Ontario.

Mlle Jacqueline Parizeau,

1330, avenue Prieur,
Ahuntsic, Montréal.

Mlle Yvette Lachapelle,

Ecole Notre-Dame-du Très-Saint-Sacrement,
4430, rue de la Roche,
Montréal.

Une prime de cinquante sous a été envoyée à chacun des concurrents.

LES HAUTS ET LES BAS EN AFFAIRES



Alfred était un petit commerçant qui avait bien réussi. Les années étaient normales. Il vivait économiquement et il put bientôt s'acheter une maison, puis deux, puis plusieurs. Il était décidément sur le chemin de la fortune. Mais, une crise vint et ses affaires, sans être mauvaises, nécessitaient de l'argent en banque et il n'en pouvait disposer.

Il réussit cependant à vaincre la crise grâce à des emprunts contractés, afin de lui permettre d'attendre les rentrées de fonds qui auraient dû s'effectuer normalement.

Il a compris depuis, la nécessité d'une réserve bancaire suffisante, afin de parer aux dépressions éventuelles, aux crises toujours possibles.

Que votre balance en banque soit suffisante pour vous assurer la sécurité.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

"où les épargnants déposent"

SIR H. LAPORTE,
K.B.C.P.
Président

CHS-A. ROY,
Directeur et
gérant général

Une belle page d'histoire

INÉDIT



MADELEINE DE VERCHÈRES

DÉFENSE DU FORT DE VERCHÈRES

À l'automne de 1692, M. François Jarret, seigneur de Verchères, est à Québec et madame de Verchères à Montréal.

Le 22 octobre, de grand matin, Madeleine de Verchères fait l'inspection des embarcations accostées sur la rive du Saint-Laurent. Soudain elle entend dans le calme de la campagne la détonation d'un fusil, suivie d'un cri perçant. Au même instant, une femme apparaît à l'entrée du fort: "Vite, mademoiselle, vite, les Iroquois sont sur nous".

Elle se retourne et aperçoit quelque quarante Iroquois courant sur elle et déjà à portée du pistolet. Elle se recommande à la sainte Vierge et s'enfuit dans la direction du fort. Poursuivie par l'un d'eux jusqu'aux portes, elle conserve le peu d'assurance dont une fille est capable et lui échappe en lui laissant entre les mains son mouchoir de col. Elle ferme les portes sur elle en criant: *Aux armes, aux armes!*

Elle fait réparer les pieux du fort et le met en état de défense. Se couvrant du casque d'un soldat, elle saisit un fusil et dit à ses deux jeunes frères: "Battons-nous jusqu'à la mort pour notre pays et notre foi. Souvenons-nous des leçons que notre père nous a souvent données: que des gentilshommes ne sont nés que pour verser leur sang pour le service de Dieu et du Roi".

Elle fait tirer du canon pour montrer aux Iroquois que le fort est en mesure de bien résister à une attaque. Elle se considère comme le chef de la famille et veut maintenir l'honneur de sa race.

Pendant huit jours et huit nuits, sa petite troupe reste sur le qui-vive. Le matin du neuvième jour, la sentinelle rapporte qu'elle a entendu du bruit venant du rivage. Du haut du bastion, elle crie: "Qui va là? — Français". C'est le lieutenant de la Monnerie, envoyé de Montréal avec quarante hommes au secours de la petite garnison. Elle le salue en disant: "Monsieur, vous êtes le bienvenu; je remets mes armes entre vos mains. — Mademoiselle, dit-il, elles étaient entre bonnes mains. — Meilleures que vous ne pensez", répondit-elle.

Après l'inspection du fort, "Monsieur, dit Madeleine, veuillez faire relever mes gardes, afin qu'ils puissent prendre un peu de repos, ils n'ont pas quitté leur poste depuis huit jours".

Ce fait d'armes immortalise la mémoire de Madeleine de Verchères, cette héroïne de quatorze ans, dont s'enorgueillit à si juste titre le Canada français.

Comme aux jours de Madeleine, il faut aujourd'hui défendre le patrimoine ancestral. L'un des moyens à la disposition des jeunes, c'est d'assurer l'avenir en prenant une assurance sur la vie. *La Sauvegarde* nous aidera à accomplir ce devoir. Pratiquons l'épargne dès maintenant pour être en mesure, le cas échéant, de prendre une police et d'en payer régulièrement les primes.

TAPISSERIE

Personne n'ignore que notre Rayon de Tapisserie, ouvert depuis un demi-siècle, offre le choix de papiers peints le plus varié et le plus attrayant qui soit à Montréal.

PAPIERS BON MARCHÉ OU PAPIERS DE LUXE!
CANADIENS OU IMPORTÉS!

TOUS GENRES! TOUS PRIX!

GRANGER FRÈRES

Libraires, Papeteriers, Importateurs
54 Notre-Dame-Ouest, Montréal

TÉL. LANCASTER 2171

*La plus importante librairie et papeterie
française du Canada*

COMPOSITIONS DE M. EDMOND-J. MASSICOTTE

Gravures du terroir, format 14 x 17
pouces, imprimées sur papier de grand
luxe.

Chaque sujet.....	.60
Franco.....	.65
Les 17 sujets.....	8.50
Franco.....	8.50

- Le traditionnel gâteau des Rois
- Un magasin général de jadis
- La prière en famille
- Une noce d'autrefois
- L'Angélus
- La journée au bon vieux temps

- Le retour de la messe de Minuit
- Les sucres
- Une épluchette de blé-d'Inde
- Le saint Viatique à la campagne
- Une veillée d'autrefois
- La visite de la quête de l'Enfant-
Jésus
- Le réveillon de Noël
- La bénédiction du Jour de l'An
- Le mardi gras à la campagne
- Une Messe de minuit dans un
chantier d'autrefois
- Les visites du Jour de l'An au temps
passé.

Service de Librairie du Devoir
430, rue Notre-Dame Est **Montréal**

Ecole Polytechnique de Montréal

FONDEE EN 1873

Travaux publics — Industrie
1430, rue Saint-Denis, Montréal

TELEPHONES :—
Administration :— Lancaster 9207
Laboratoire Provincial des Mines :— Lancaster 7880

PROSPECTUS SUR DEMANDE

ECOLES TECHNIQUES

DEPARTEMENT DU SECRETAIRE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

L'HONORABLE ATHANASE DAVID, SECRETAIRE DE LA PROVINCE

- COURS TECHNIQUE — Cours de formation technique préparant aux carrières industrielles.
COURS DES METIERS — Cours préparant à l'exercice d'un métier en particulier.
COURS D'APPRENTISSAGE — Cours de temps partiel organisé en collaboration avec l'industrie. (Cours d'Imprimerie à l'Ecole Technique de Montréal.)
COURS SPECIAUX — Cours variés répondant à un besoin particulier. (Mécaniciens et véhicules-moteurs et autres).
COURS DU SOIR — Pour les ouvriers qui n'ont pas eu l'avantage de suivre un cours industriel complet.

AUGUSTIN FRIGON
Directeur Général de l'Enseignement Technique
1430, rue Saint-Denis MONTREAL

ECOLE TECHNIQUE DE MONTREAL
ECOLE TECHNIQUE DE QUEBEC
ECOLE TECHNIQUE DE HULL

Tél. HARbour 4555

LIVRES ET MEDAILLES DE RECOMPENSE

LIBRAIRIE PEPIN, Limitée

Articles de bureaux, de fantaisie, jouets et fournitures de classes.

IMPRESSIONS DE TOUT GENRE

930, rue Sainte-Catherine est
MONTREAL

La Photogravure Nationale, Ltée

59, rue Sainte-Catherine Ouest
MONTREAL

Téléphone: MARquette 4549

Dessins - Vignettes Photographies

L'HYGIÈNE ÉCONOMIQUE

Il y a une contagion économique: l'imprévoyant en vivant aux dépens des autres, affecte leurs finances et retarde leurs progrès.

Heureusement qu'il y a aussi une hygiène économique: la rente viagère, qui permet non seulement de se suffire, mais aussi d'aider les autres.

CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE
55, ST-JACQUES O. MONTREAL HARBOR 2185